ROBERT NUSSBAUM

Nos fils seront-ils enfin des Hommes ?

NOTES D'UN ÉDUCATEUR SPIRITUALISTE

« Faire des hommes qui soient des Hommes, voilà la tâche, voilà la question véritable. »

Ch. SECRÉTAN.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain, VIe

1921

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

480283

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ROBERT NUSSBAUM

UNIV. OF CALIFORNIA

Nos fils seront-ils enfin des Hommes ?

NOTES D'UN ÉDUCATEUR SPIRITUALISTE

« Faire des hommes qui soient des Hommes, voilà la tâche, voilà la question véritable. »

Ch. SECRÉTAN.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIV. OF CALIFORNIA

LB775
N9A4

DU MÊME AUTEUR :

Le Problème de l'École secondaire, Foyer solidariste. SAINT-BLAISE, 1911.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

Quelques années d'expérience

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIV. OF CALIFORNIA

Les principes qui vont être exposés plus loin sont les conclusions de plus de vingt années d'expérience consciente.

A la fin de mes études, les années que j'avais passées, comme tout le monde, sur les bancs du collège, du gymnase, de l'Université, ne me laissaient pas ce que je pourrais appeler de mauvais souvenirs ; sauf quelques leçons inoubliables durant lesquelles le professeur avait enrichi ma vie d'enfant ou d'adolescent d'une parcelle de sa vie, tout le reste était comme l'interminable et indifférente procession des Heures dans une Hespéride de théâtre.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La où commençaient les mauvais souvenirs, comme aussi les meilleurs, c'est sur le seuil de l'édifice, au moment de redescendre dans la rue, de rentrer dans la vie ; ces mauvais souvenirs, c'était l'angoisse, plus profonde chaque année, du temps perdu, de l'impuissance à tirer de l'étude imposée de quoi satisfaire aux exigences réelles de l'intelligence, du cœur, de la volonté ; c'était, à l'âge des sympathies ardentes, des enthousiasmes vibrants, l'obligation cruelle de rester indifférent, l'interdiction d'être généreux de ses forces et de son temps ; c'était, dans un travail artificiel et arbitraire, la condamnation à l'oisiveté, et à la lutte stérile contre les tentations qui assaillent toute vie où il y a du temps à perdre. Et les souvenirs les meilleurs, c'étaient ceux de quelque escapade dans la vie réelle, c'étaient les rares instants que les préoccupations scolaires abandonnaient à la vie de famille, c'était quelque étude entreprise en marge des programmes pour satisfaire un besoin actuel de savoir et de comprendre, c'étaient les leçons de philosophie de notre vieux chien et les enseignements des bêtes et des plantes, c'était presque tout ce que les magisters de l'époque appelaient, eux, du temps perdu.

Il me semblait que tout cela était mal. Aussi, après avoir consacré un peu plus d'une année à poursuivre l'étude des méthodes pédagogiques d'Europe et d'Amérique, apres avoir tenté, dans une école d'État, quelques expériences sur la mé-

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

moire et sur l'attention, je résolus d'ouvrir une école libre. Les résultats furent encourageants ; ils confirmaient mon jugement pessimiste.

Mais ce jugement était-il suffisamment objectif? Au bout de deux ans et demi, je rentrai dans l'enseignement officiel. J'y demeurai pendant huit ans, dans des conditions particulièrement favorables. Ce stage me fournit les preuves matérielles de ce qui, *a priori*, devrait être évident pour tout le monde :

Dans l'école à classes nombreuses,

1° L'enfant ne peut être considéré que comme partie d'un tout et doit être nécessairement traité comme tel ;

2° Dans la mesure où une éducation quelconque est possible, l'éducation individuelle est donc subordonnée à l'éducation sociale ;

3° Cette éducation sociale elle-même est faite au moins autant par les camarades que par le maître ;

4° Les influences exercées par les camarades, par la rue, par la famille, sont autant de forces que personne n'est en mesure ni de contrôler, ni de ramener à l'unité. Le résultat ne peut être qu'incohérent ;

5° Le rôle essentiel de l'école est d'enseigner. Étant donné la place que cet enseignement occupe dans la vie de l'enfant, celui-ci doit conclure que l'essentiel est en effet d'être instruit, et lorsque la vie le met en demeure de résoudre des difficultés imprévues, il ne connaît qu'une méthode, celle de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'écolier qui ne sait pas : il regarde le voisin pour faire comme lui.

Ces constatations étaient décourageantes. Mais l'expérience n'a pas été sans profit : il faut avoir vu l'enfant aux prises avec les exigences artificielles et arbitraires de l'école ; il faut l'avoir vu se débattre afin d'arracher la substance de sa vie de ce formidable engrenage, pour soupçonner l'intensité des énergies qui sont en lui.

C'est donc avec une foi plus grande et mieux avertie dans les ressources de l'enfant que j'ai ouvert l'*École-Foyer des Pléiades*.

Cette école ne devait pas être la mise en œuvre d'une méthode spéciale, « ma méthode » ; et les hôtes de plus en plus nombreux qui sont venus la voir ne sont pas repartis enrichis d'un système inédit. Celui qui a sa méthode est presque nécessairement fermé aux méthodes des autres. Il nous paraît, au contraire, qu'il y a tout à gagner à examiner avec une égale objectivité et une égale bienveillance toute idée nouvelle, à profiter de toutes les découvertes, à disposer de méthodes d'investigation psychologique variées, à élargir notre horizon en nous élevant, si possible, à la hauteur de tous les points de vue. Mais tout cela est secondaire et fait partie de la technique de l'éducateur ; celle-ci peut être bonne ou mauvaise, cela

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

va sans dire ; mais si bonne qu'elle soit, elle peut être sans effet et conduire aux déceptions les plus déconcertantes, si les conditions vitales, essentielles, de tout travail pédagogique ne sont pas respectées.

Ce sont ces conditions avant tout que j'ai voulu offrir aux enfants qui m'étaient confiés ; et je dis aujourd'hui que ce sont ces conditions qu'il faut offrir à tous les enfants et à tous les éducateurs.

Conditions matérielles tout d'abord : étant donnée la société humaine actuelle, certaines mesures d'isolement paraissaient indispensables, pour des raisons analogues à celles qui font que l'on ne laisse pas courir au milieu du troupeau les agneaux, les veaux, les petits cochons, ni dans le grand poulailler les poussins ; parmi les adultes, les petits se feraient écraser ; parmi les hommes, la niaise admiration des parents et amis, la trépidante agitation des rues de la ville, l'extravagance des costumes et des gestes, la démence criminelle de l'affiche sont des menaces d'écrasement plus dangereuses que la motocyclette ou le camion. Cette raison était suffisante pour me déterminer à installer l'École-Foyer en pleine campagne, loin des villes, loin des routes. Il y en avait une autre : l'enfant s'intéresse au monde qui l'entoure ; normalement, il prend contact avec lui de mille manières, selon les appels de sa curiosité et de ses aptitudes. Or, nous pouvons dire avec certitude que ce contact spontané avec la

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nature, éléments, plantes, animaux, est sain, utile, instructif; nous ne pouvons pas le dire avec une égale certitude du contact avec l'homme.

En un mot, il faut que le milieu dans lequel s'exercera l'action de l'éducateur soit suffisamment isolé et simplifié pour être un milieu moralement aseptique, et tel que les effets attendus de telle cause, les résultats de tel effort ne soient pas neutralisés ou confondus par l'intervention de forces incontrôlées.

Seconde condition matérielle : le petit nombre d'enfants élevés ensemble. Avant toutes choses, cette condition, comme la première, devait assurer la faculté de connaître les influences qui, à côté de celles de l'éducateur, s'exercent sur l'enfant. Passé un certain nombre, cette connaissance me paraissait illusoire; au début, j'ai cru qu'il serait difficile d'élever ensemble plus de six ou huit enfants. Maintenant, et selon les circonstances, je crois que l'on peut en admettre quinze à dix-huit, mais c'est là un maximum qui ne doit être atteint que dans de bonnes conditions, c'est-à-dire lorsque, parmi ces enfants, il y en a plusieurs que l'on connaît assez bien pour prévoir à coup sûr quelle sera leur attitude, et par conséquent leur action sur leurs camarades dans les diverses circonstances de la vie.

Mais il y avait d'autres raisons de ne pas accueillir des élèves trop nombreux : l'enfant, lui aussi, a besoin de se connaître, de se différencier.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce besoin peut ne jamais devenir conscient, et alors l'être humain évolue à peu près comme un animal quelconque, au hasard du milieu et des contingences; mais dès l'instant où l'enfant perçoit qu'il peut jouer un rôle actif dans sa destinée et dans celle des autres, il devient indispensable qu'il puisse distinguer dans ses paroles et dans ses actions ce qui est original de ce qui est imité. Il faut que l'éducateur puisse l'aider à faire ce départ. Dès lors le nombre des camarades qui entourent chaque élève devient un facteur important. Si ce nombre est petit, pensions-nous, nous aurons un microcosme dans lequel chaque individu acquerra toute sa valeur individuelle et toute sa signification sociale, et il se produira une grande variété d'actions et de réactions; si ce nombre est trop grand, nous n'aurons plus, en présence de chaque individu, qu'une foule, intelligence rudimentaire et anonyme, volontiers brutale, par laquelle l'enfant se laissera absorber ou contre laquelle il devra se raidir; et aucune de ces deux alternatives ne nous semblait favorable à son développement.

Ces conditions matérielles nous paraissaient rendre possibles certaines conditions morales également essentielles : il fallait que cet immense effort que représente l'instruction d'un enfant, il fallait que ces belles années d'épanouissement à la vie, que ces luttes et ces conquêtes qui assurent l'équilibre d'un caractère fussent associées à un

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

foyer, à de chaudes affections, à des joies intimes. Et pour cela, il fallait que le nombre des enfants ne dépassât pas celui d'une grande famille, et il fallait que l'isolement même de la maison contribuât à fixer le rayonnement de toutes les préoccupations ordinaires de l'enfant autour de l'École-Foyer.

Je reconnais que c'était là, à l'égard des familles, une audacieuse prétention. Mais c'était une nécessité. Évidemment, dans une société humaine moins imparfaite, les enfants seront élevés par les parents autour du foyer paternel ; c'est à cela qu'il faut tendre. Mais aujourd'hui cette éducation au sein de la famille est souvent impossible ; dès lors c'est ajouter un mal à un autre que d'interdire, par sentimentalité, cet attachement profond de l'enfant à la maison et aux êtres qui sont les témoins et les collaborateurs de son ascension vers la vie.

Mes expériences dans ce domaine ont été parfois cruelles ; car j'ai constaté que plus un enfant avait été mal élevé dans sa famille, plus il se croyait malheureux d'en être séparé ; l'enfant gâté est malheureux par définition, car il est insatiable de gâteries, et la vie devient vite un enfer pour lui et pour son entourage ; mais il ne connaît pas de plus grand malheur que de quitter cet enfer. J'ai eu des enfants qui, pendant des semaines, des mois même, s'obstinaient à résister à toute emprise de l'École-Foyer et à tourner toutes leurs pensées, jour et nuit, vers cet enfer devenu insupportable, mais qui

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gardait un invincible attrait. Pourquoi ? Parce qu'à la maison ces enfants étaient le centre de toutes les préoccupations, le commencement et la fin de tout et qu'eux-mêmes — non du tout par obéissance à une loi naturelle, mais par imitation des autres — n'avaient d'autres pensées qu'eux-mêmes. L'amour maternel et paternel devenus passion opèrent aisément cette hypertrophie du subjectivisme, dont les effets se font sentir bientôt sur la santé physique et morale de l'enfant.

J'ai observé ce subjectivisme chez l'un de ces petits malheureux, un jour que nous revenions du pesage (cette opération se faisait chez mon voisin, car je n'avais pas alors de balance dans la maison); deux enfants marchaient sur le sentier, l'un devant moi et l'autre derrière. Tous deux monologuaient à demi-voix. Celui dont je veux parler ici disait : « Trois livres. J'ai gagné trois livres en un mois; trois livres, ce n'est pas mal. Tiens ! je suis content de moi. Trois livres ! Si je continue, dans trois mois j'aurai gagné neuf livres. Neuf livres ! Je serai bien content de moi. Et si je gagnais dix livres, dix livres en trois mois, je serais encore plus content de moi. » Tandis que l'autre, un petit bambin de huit ans, sain de corps et d'esprit, venait à notre insu d'être frappé d'une notion nouvelle et, spontanément, se l'imprégnait dans la mémoire; celui-là monologuait ainsi : « 100 grammes, 200 grammes, 300 grammes, 400 grammes, une livre, 600 grammes, 700 grammes, 800 grammes, 900 grammes, un kilo ; 100 grammes,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

200 grammes..... » et ainsi de suite tout le long du chemin.

Ce n'est qu'au bout de trois mois que l'enfant gâté, celui qui était satisfait de lui pour avoir gagné trois livres, était enfin conquis ou plutôt partiellement délivré ; en effet, un beau jour, il accourt vers moi en s'écriant : « Quel imbécile j'ai été ! Peut-on être bête à ce point de se raidir contre le bonheur ! Voilà trois mois de ma vie que j'ai perdus ! » Je dis *partiellement*, car cet enfant n'avait que douze ans, et l'habitude prématurée de l'introspection subsistait ; et cette habitude sera peut-être l'erreur définitive de cette vie. Certaines fautes commises avec les petits enfants sont irréparables.

D'autres exigences encore m'engageaient à créer l'École-Foyer peu nombreuse et à n'y recevoir que des élèves internes : bien qu'à cette époque je fusse encore investi du préjugé de l'instruction, il me semblait que celle-ci impliquait, de la part de l'enfant, des efforts sérieux ; et je croyais qu'il n'était pas permis d'exiger ces efforts dans l'ignorance totale de l'état physiologique de celui qui devait les fournir. Donc, au seul point de vue des études, il me paraissait nécessaire de savoir, chaque jour, comment chaque enfant avait dormi, de connaître ses rêves, d'échanger avec lui une poignée de main, — ce seul geste et le regard qui l'accompagne révèlent tant de choses ! — de le voir à table, de le connaître ayant faim et de le connaître rassasié, de suivre sur son visage les signes de fatigue, de suivre de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

très près le développement de son corps, croissance, poids, thorax. Ces dernières mensurations, en particulier, donnèrent, pour chaque élève, des courbes qui nous ont été d'un si grand secours que nous nous demandons aujourd'hui comment on peut s'en passer.

Mais il y a plus : la préoccupation de connaître un peu l'enfant que nous nous chargions d'instruire et d'élever nous a révélé la profondeur de notre ignorance et la gravité de quelques-unes des erreurs qui sont toute la science pédologique de bien des gens. Je m'empresse d'ajouter que nous n'avions pas grand mérite à faire ces découvertes. En effet, la raison pour laquelle on nous confiait certains enfants a été, dans les débuts surtout, que ces enfants se montraient fort mal élevés, qu'ils donnaient beaucoup de soucis à leurs parents et... réciproquement ; et comme les fautes commises par d'autres nous apparaissent plus clairement que celles que nous commettons nous-mêmes, il ne nous a pas été difficile de percevoir en quoi les parents s'étaient trompés, eux et les écoles dans lesquelles ils avaient mis leur fils. Et nous avons fait comme le médecin qui, je l'imagine, discerne parfois les lois de la santé dans l'observation de la maladie.

Je ne puis pas, ici, me dispenser de montrer, par un ou deux exemples, à quel point notre tâche et celle de l'enfant ont été compliquées, alourdies, par les erreurs du passé. A vrai dire, la plus grande partie de ces dix années de travail a été absorbée

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

par la lutte contre la tyrannie d'influences déformatrices. Un devoir de discrétion m'interdit le récit plus détaillé de cette lutte où nous aurions désespéré souvent, si l'éducateur avait le droit de désespérer jamais de l'enfant.

D... est un petit garçon de neuf ans, légèrement retardé dans sa croissance et qui paraît l'être aussi intellectuellement. Ses parents, qui l'aiment tendrement, ne savent plus que faire de lui. Il est devenu la désobéissance incarnée et il passe ses journées à démolir tout ce qui est construit. Dans la première semaine de son séjour à l'École-Foyer, il a démonté pièce à pièce le fourneau de la buanderie, et tout objet dont la place est déterminée, et qui est à cette place, l'exaspère. Il le saisit et le jette par la fenêtre. Il suffisait de mettre en ordre ses objets de toilette pour être certain de les retrouver bientôt après dans la cour. Sa mère est une artiste qui a un ordre méticuleux. Cet enfant ne sait presque pas lire, ni écrire, ni compter. On me demande de le lui enseigner. D'après les tests de Binet, il serait au niveau d'un enfant de cinq à six ans au point de vue de l'expression verbale.

Je commence par lui apprendre à obéir, en ne tolérant pas la moindre désobéissance. Au bout de trois jours, l'habitude est prise ; au bout de huit jours, les tics nerveux, les haussements d'épaules, les moues vilaines, tout cela a disparu et ne reviendra plus ; les attitudes du corps et les traits du visage sont comme apaisés ; et à la promenade, D...

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vient spontanément blottir sa main dans la mienne.

Nous pouvons commencer à causer. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est de creuser des trous (souvent pour y enfouir un objet, son mouchoir en particulier). Je lui demande si c'est cela qu'il fera toute sa vie. Il me répond que oui. Toutefois, il aimerait bien pouvoir lire les lettres de sa maman et y répondre. Nous nous mettons donc à l'ouvrage, mais c'est presque peine perdue; les mots n'ont pour lui aucun sens, et en tout cas pas celui que nous leur donnons. Pour lui, l'herbe est bleue. Il distingue une bougie allumée d'une bougie éteinte, mais c'est une entreprise que d'arriver à lui faire dire à quoi il reconnaît que l'une est allumée et l'autre non. Mais il ne manque pas d'esprit; nous écrivons des chiffres : je dicte « zéro ». Il répond : « Je ne sais pas ce que c'est »; je lui dis que ce zéro ce n'est rien du tout. Alors D... se lève : « Eh bien ! je pose mon crayon et je m'en vais. » Et il s'en va en effet majestueusement et sans retour.

Il a fait une chose défendue; je lui demande : « Pourquoi as-tu fait cela? » Il me répond : « *Parce que* vous me l'avez défendu. » Mais son visage et son attitude disent autre chose. Je cherche, et arrive enfin à comprendre que son « parce que » n'est qu'une réponse passagère et automatique au mot « pourquoi ». Et le reste de la phrase est pour me faire entendre qu'il se souvient de ma défense et qu'une autre fois il ne l'oubliera pas. En effet, il avait simplement oublié. De même, un autre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jour, avant dîner, un camarade avait demandé à D... de l'aider à mettre la nappe. D... a refusé. Au bout d'un instant j'interviens et lui demande pourquoi il n'a pas aidé à son camarade. Après une longue hésitation, D... me répond : « Parce que je veux réfléchir. » Je cherche à comprendre et je découvre enfin que sa phrase signifiait ceci : « Laissez-moi réfléchir pourquoi je ne lui ai pas aidé, après quoi je vous le dirai. » Et, en effet, il arrive à expliquer : « Moi, j'avais du plaisir à le regarder faire et il pouvait le faire, facilement, tout seul. »

Ainsi apparaissait peu à peu une étrange disproportion entre l'intelligence très réelle de cet enfant et son incapacité verbale, les mots n'étant pour lui que des bruits presque inintelligibles. Je voulus en avoir le cœur net et je demandai à ses parents ce que l'on avait cherché à lui enseigner, et comment. J'appris que c'était sa mère elle-même qui l'avait instruit et que cette instruction consistait dans l'étude et la répétition par cœur des dix commandements, du *Pater*, d'un certain nombre de prières en prose et en vers, de la profession de foi dite des Apôtres...

Certes, rien ne se perd en éducation et la logique des faits est implacable. La parole doit être pour l'enfant l'instrument de la compréhension et de la pensée. En mettant cet instrument au service de l'incompréhensible, cette mère a failli rendre son fils idiot.

Ce même enfant m'en a donné une autre preuve :

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au début de son séjour, j'étais frappé de ses gestes de tigre ou de chat et de son habitude de griffer. Il parut très surpris que cela ne fût pas bien. D'où pouvait venir cet exemple ? Car sa sœur et ses parents, avec lesquels il avait toujours vécu dans une très grande intimité, sont l'image même de la douceur. Je ne compris que lorsque je découvris, parmi les choses qu'il aimait, qu'il voulait toujours avoir près de lui, qu'il emportait invariablement dans son sac de course, un gros volume illustré tout rempli d'impressionnantes images de chasse au tigre.

Dans le même ordre d'idées, un autre élève nous a montré également le rôle extrêmement important que peut jouer le livre, et surtout le livre illustré, dans la formation... ou la déformation du caractère. Cet enfant nous est arrivé à l'âge de treize ans dans un état d'inertie physique et morale lamentable. Bientôt nous avons constaté que tout allait de travers lorsque T... était dans la salle, ou dans un jeu, ou dans un groupe d'élèves au travail ; par une très subtile et très habile intervention, il réussissait à créer le mécontentement, à exciter l'un contre l'autre, à provoquer un conflit. Nous avons constaté également que lorsque quelqu'un racontait un accident, T... sortait de sa torpeur. Il lui fallait des détails précis, et lorsque ceux-ci manquaient, il les inventait, imaginait avec un réalisme macabre les scènes les plus horribles et riait tout seul de ses descriptions. J'ai cru d'abord pouvoir attribuer

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette mentalité à cette circonstance que, très jeune déjà, cet enfant avait subi diverses opérations chirurgicales, qu'il avait beaucoup souffert physiquement et souffrait encore assez souvent, d'ailleurs sans le moindre courage ; mais cette explication était insuffisante. Or, un jour je trouvai, sous son oreiller, un livre illustré qu'il lisait, me dit-il, pour la septième fois ; et ce livre raconte les mauvais tours qu'un homme méchant joue à tous ceux qui commettent la sottise de le recevoir chez eux. Ces tours sont toujours cruels, sournois, propres à créer une souffrance prolongée dont l'auteur ne peut jouir que par la pensée ; car naturellement, le héros de cette œuvre est aussi lâche que méchant, et disparaît toujours bien avant l'heure où ses méfaits apparaissent.

Il n'était plus permis de douter que ce livre, dans lequel on peut dire que cet enfant avait appris à lire, qui avait été pour lui le premier modèle et, pendant longtemps, l'unique modèle d'une vie humaine, n'eût opéré une déformation des sentiments et du caractère. Les parents, qui ne trouvaient ni en eux, ni chez aucun ascendant pareille mentalité, croyaient avoir mis au monde un monstre et oscillaient entre une sévérité excessive et une pitié sans mesure. L'école officielle avait donné un certificat de stupidité à un enfant qui était loin d'être inintelligent, et, après avoir épuisé son arsenal patibulaire, avait fini par l'exclusion. Et personne ne cherchait, sous l'oreiller de ce malheureux, le vrai coupable.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le moment venu, j'ai désigné ce coupable à l'enfant lui-même ; et je l'ai plongé dans un abîme de désespoir. Depuis lors, sa vie a été une lutte de tous les jours, parfois de tous les instants, contre les suggestions tenaces de ce livre. L'âpreté de cette lutte à certains moments, la douleur évidente de certains repentirs me prouvent tout au moins que si sa lecture avait trouvé des instincts favorables à son action, les sentiments d'humanité ont répondu avec force à mon appel. A qui sera finalement la victoire ? Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que le succès des études, la réussite des examens sont et seront la conséquence des vicissitudes de cette lutte ; c'est sur ce champ de bataille que se joue toute la partie dont les succès ou les insuccès scolaires ne sont que l'une des conséquences ; et je crois pouvoir en dire autant de l'état de santé.

Les exemples qui précèdent caractérisent ce qui, dans notre travail, pourrait s'appeler la période de déblaiement. Il a fallu rendre l'enfant à lui-même afin de savoir sur quelle base il serait possible d'édifier quelque chose.

Or il est arrivé que, à vues humaines, tout travail constructif parût impossible. Il faut que l'on sache que la vie intérieure d'un enfant de quatorze ans peut ne plus être qu'un amas de débris informes, inutilisables. J'ai connu trois enfants de cet âge chez lesquels le foyer intérieur paraissait détruit, la lampe éteinte et toute l'huile répandue. Tous les

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trois étaient fils de parents instruits, dévots ; tous trois avaient un frère ou une sœur modèle, disait-on, une manière de petit saint ; ces parents, très inquiets des progrès scolaires et du salut de l'âme de leur enfant prodigue, avaient mis en œuvre deux moyens énergiques : la prière et la gifle. Je ne généralise pas, je constate. (Il y a peut-être d'autres méthodes plus sûres encore pour désorienter l'intelligence et pour escamoter l'esprit.) Voici, après plusieurs années d'efforts, d'espérances obstinément entretenues, de désillusions, un fragment de la lettre que je devais écrire au père de l'un de ces enfants :

« Vous attendez sans doute, depuis assez longtemps, que je vous donne des nouvelles de votre fils. Je ne l'ai pas fait parce que j'avais l'espoir tenace et le grand désir de pouvoir vous en donner d'assez bonnes. Ce n'est malheureusement pas le cas, en ce sens que je dois me décider à vous prier de ne pas nous renvoyer S... en septembre.

« Vous allez me demander : Que s'est-il passé ? Hélas ! rien de particulier. S'il y avait eu une faute, nous en chercherions les causes et nous pourrions espérer que ce n'était qu'une rechute comme il peut s'en produire...

« Ce qui m'a imposé la triste détermination que je dois prendre, c'est l'attitude générale de cet enfant et son rôle parmi ses camarades. Vis à vis de nous, il est tout amabilité ; mais, en notre absence, à toute occasion, il cherche à dénaturer

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

toutes choses, non pas seulement nous et l'école, mais il exerce une action corrosive sur toute pensée, toute intention, tout acte de bon sens ou de bonne volonté.

« Chaque élève nouveau qui nous arrive est entrepris par lui ; nous avons laissé faire tout en surveillant attentivement. Toujours, Dieu merci, notre influence a prévalu ; et sans que jamais nous parlions de S... il est arrivé que ceux qui, les premiers jours, croyaient avoir trouvé un ami, se sont détournés de lui. Et je crois devoir constater que ce malheureux garçon est cordialement détesté de tous ses camarades. Or cela est mauvais, à la longue, et pour eux et pour lui.

« D'autre part, il arrive naturellement que tout ce qu'il fait pour saboter le travail dans certaines leçons, fait perdre du temps à ses camarades. Dans mes leçons, il n'en est pas question ; S... n'essaye même pas ; mais mes collaborateurs n'ont pas la même autorité et bien que l'exemple de S... ne soit pas suivi, je ne puis mettre à une plus longue épreuve la bonne volonté et la patience de camarades qui veulent travailler normalement et pour qui la résistance morale contre l'influence de S... constitue une réelle fatigue.

« L'intérêt de l'école, l'intérêt de ses camarades et probablement aussi celui de S... lui-même est qu'il nous quitte.

« Ce que je vous dis là ne doit pas vous décourager à son sujet. Il a eu des périodes de bonne

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

volonté sincère. C'est un garçon qui a bon cœur ; son petit orgueil est extrêmement sensible à la moindre critique, mais, sa colère passée, il ne garde pas rancune. Tout cela, nous le savons et nous avons fait l'impossible pour que ces qualités excellentes prennent la direction des affaires dans le ménage intérieur ; mais à côté de cela il y a quelque chose de faussé, de vicié, il y a un venin qui s'obstine à souiller toutes choses, et cela d'autant plus volontiers que la chose est plus belle, plus noble, plus pure. Je suis convaincu que si S... a manifesté d'une manière plus sensible son mauvais esprit ces derniers temps, c'est parce que notre élève le plus récent, qu'il a entrepris avec une particulière insistance, a de lui-même réagi énergiquement, et que, de nouveau, tous ses camarades se trouvent inoculés. Le cercle de l'unité morale, de la bonne volonté de tous, s'est refermé. Dès lors, il est en somme assez naturel que celui qui ne veut pas entrer dans la ronde cherche à rompre la chaîne. Toutefois, comme je vous l'ai dit maintes fois, je persiste à croire que, la crise de puberté franchie, S... pourra revenir à une conception plus saine de la vie. Mais le prix de cette réforme chez un seul élève est trop élevé, si ce sont ses camarades qui doivent en supporter les frais.

« Je ne sais pas quelle décision vous allez prendre au sujet de votre enfant. Naturellement, je ne cesserai pas de m'intéresser à lui, et si je puis, en quoi que ce soit, vous faciliter les choses, je le ferai

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

volontiers. Si vous le désirez et que je puisse vous donner un conseil utile, je serai heureux de le faire, tout en étant assez sceptique, en général, sur la valeur des conseils. Une seule chose me paraît importante à ajouter : en aucun cas, il ne faut considérer S... comme un coupable à punir ; c'est un malade qu'il faut guérir, et on le guérira en l'amenant progressivement à voir le mal, à comprendre que les forces que ses paroles et ses attitudes cherchent à désagréger sont les forces essentielles de la vie, et qu'en détruisant ces forces chez les autres, c'est son propre avenir, sa propre vie qu'il s'applique à anéantir... »

Si attristantes que soient des expériences de ce genre, ce n'est pas au découragement qu'il faut s'arrêter, mais aux enseignements que contiennent de tels échecs.

Avant tout, ceux-ci nous rappellent notre rôle véritable : que sommes-nous, nous qui prenons, sans y penser, le titre de maîtres ? alors qu'il n'y en a qu'un seul, le Maître qui est aussi le Père et l'Esprit. Nous ne savons pas quelle est sa pensée lorsqu'il permet que la petite flamme intérieure s'éteigne doucement, ou paraisse s'éteindre à la fleur de l'âge, alors que sans doute il pourrait la ranimer ; nous ne savons pas si, un jour, il ne la ranimera pas. Quant à nous, c'est une fraternité seulement qui nous unit à l'enfant ; notre aînesse dans cette

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

épreuve qu'est la vie ne nous confère sur lui aucun droit, mais seulement un devoir de solidarité et d'entr'aide. Il n'est pas en notre pouvoir d'augmenter les virtualités qui sont en lui ; mais de même que nous pouvons faire obstacle à leur réalisation, de même aussi nous pouvons la rendre plus facile. Et l'on pressent que le moyen le plus sûr d'opérer cette entr'aide, c'est de réaliser nous-mêmes les virtualités qui sont en nous, c'est d'entretenir en nous-mêmes la claire flamme de l'Esprit. Peut-être donc avons-nous été encore trop les pédagogues de ces enfants, et trop peu leurs compagnons ? C'est si peu notre rôle de punir ! Et il contient une profonde vérité, le geste de Marie-Marguerite des Anges, directrice du couvent d'Oirschot, qui, lorsqu'elle se voyait obligée de punir une nonne, allait aussitôt baiser les pieds des autres et les supplier de la souffleter pour l'humilier.

Mais n'est-ce pas là une raison de plus pour éviter, dès la tendre enfance, toute action ou toute influence qui mettra plus tard l'éducateur en demeure de punir, qui l'obligera à devenir le chirurgien moral des enfants qui lui sont confiés ? Ne voit-on pas combien il est cruel d'exposer le petit enfant à des hasards qui, peut-être, feront des années de sa vie, et déjà de celles de sa jeunesse, les actes d'une longue tragédie ?

Or, il n'y en a pas eu un très grand nombre, parmi les quelques soixante-dix élèves que j'ai connus intimement durant ces dix dernières années,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chez lesquels il n'y eût à élaguer tout d'abord quelque excroissance, à redresser quelque difformité résultant ou de fautes manifestes ou d'influences étrangères qu'il eût été possible, nécessaire d'éviter : c'était l'habitude de mentir, imitée de ce que l'on appelle les nécessités de la vie mondaine ; c'était une vanité de jeune grand seigneur peu scrupuleux sur la provenance des biens qu'il prodigue ; c'était une indifférence de plomb résultant de l'obligation imposée par la famille et par l'école d'accomplir sans aucun intérêt des « choses importantes » ; c'était cet orgueil de caste qui n'autorise l'exercice du corps que dans les sports et qui le rend ignoble dès qu'il peut avoir un résultat utile ; c'était le souvenir de la punition corporelle, appliquée par les parents ou par l'école enfantine, qui interdisait toute spontanéité intellectuelle et lui substituait l'esprit de rébus dont le but est de trouver, non la réponse juste, mais la réponse attendue ; c'était « l'infantilisme psychologique » que l'ignorance ou l'incurie des parents avait laissé se prolonger et qui faisait durer jusqu'à la neurasthénie l'instabilité concomitante de la crise de puberté ; c'était la gourmandise installée en maîtresse unique et souveraine de toutes les préoccupations ; c'était l'esprit de commandement et son complément, la servilité intéressée, développés par l'habitude et la fréquentation des valets ; c'était l'esprit sectaire déformant le jugement ; c'était l'inquiétude maternelle interdisant la santé par la préoccupa-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion de la maladie ; c'était, en un mot, la constatation répétée d'une évidente bonne volonté chez les parents, mais la constatation d'une ignorance à peu près complète de ce que c'est qu'un enfant aux divers âges de l'évolution enfantine, d'une égale ignorance de ce que c'est que la vie humaine.

Certes, l'enfant le mieux élevé aura encore des défauts ; mais il en aurait moins si nous le mettions à l'abri des contagions.

Ne serait-il pas plus sage et plus simple de faire ce que fait le jardinier pour ses semis ? Il leur prépare un terrain choisi, puis il les protège du vent et du froid, et plus tard les plantes déploient leur vigueur.

On ne saurait trop le redire : il vaudrait mieux, avant toutes choses, créer autour de l'enfant le milieu favorable et protecteur, puis n'intervenir doucement que lorsque les forces bonnes, qui sont en lui et qui se sont manifestées clairement, paraissent fléchir. Ce n'est pas la lutte qu'il faut éviter, c'est l'écrasement stupide et cruel. Est-il absurde d'imaginer que l'enfant, élevé avec soin dans le milieu convenable, nous donnerait enfin le spectacle d'une humanité épanouie dans la plénitude de ses moyens, dans la vérité de son expression ?

A quelque chose, malheur est bon. Les déformations mêmes que l'enfant avait subies nous ont donné l'occasion de mesurer la vigueur de ses qualités naturelles.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pour commencer, nous avons essayé d'user tout simplement de notre bon sens. Nous avons éliminé tout ce qui est artificiel, tout ce qui sert uniquement à accuser les différences des conditions sociales et des fortunes, et tous les enfants se sont ainsi trouvés en présence de leurs besoins authentiques : celui de manger à sa faim, de dormir, de « s'amuser », c'est-à-dire d'être physiquement, intellectuellement et affectivement actif.

Faut-il le dire ? Cela paraît si extravagant que l'on aura peine à me croire : pour presque tous, cela a été une découverte ; habitués à être consultés sur leurs goûts pour tel ou tel plat, à être endoctrinés sur la manière dont « on s'amuse », à être interrogés sur leurs insomnies, leur esprit conscient était obnubilé, et ils ignoraient les joies élémentaires de la faim qui s'apaise, de la curiosité satisfaite, de la fatigue et du sommeil réparateur, ces joies solides dont l'enfant ne parle guère et qui sont le tissu de ses journées.

Il me revient à l'esprit le souvenir d'un enfant de onze ans, extrêmement nerveux, chez lequel se produisit un apaisement durable à la suite de la conversation suivante :

— Tu sais, lui ai-je dit au moment où il allait ranger de l'argent de poche reçu de son père, tu sais qu'ici les enfants n'ont pas le droit de posséder autre chose que leur argent de poche hebdomadaire ; que les sommes qu'ils reçoivent doivent m'être remises, et que sur ces sommes je distribuerai à chacun son argent de poche.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

R... va me chercher son argent. Il a reçu déjà vingt francs et se trouvait avoir, pour ses menus plaisirs, plus de trente francs dans ses quatre portemonnaies.

Je lui montre comment je tiendrai une comptabilité de sa petite fortune.

Mais le voici prêt à pleurer.

Je lui explique qu'il n'y a aucun intérêt à avoir toute cette somme dans sa poche tant qu'il ne peut en faire usage.

— Mais j'aime l'avoir dans ma poche.

— Alors c'est que, précisément, tu es déjà un peu tyrannisé par cet argent, puisque tu es malheureux de ne pas le sentir là, près de toi.

— Oui, mais comme ça, il ne me fera presque plus plaisir !

— Tant mieux ; il ne faut pas que l'argent te fasse plaisir pour lui-même, mais pour l'usage que tu en pourras faire. Et tu sais que lorsque nous irons en course, tu pourras m'en redemander, mais sauf raison spéciale, tu n'en recevras pas plus que la valeur de tes semaines, exactement comme tes camarades.

— Pourquoi comme mes camarades ? Pourquoi tous égaux ? Alors c'est comme les bolcheviks.

— Laissons les bolcheviks sur lesquels ni toi, ni moi ne sommes bien informés ; permets plutôt qu'à mon tour je demande pourquoi M. R... devrait être traité autrement que les autres. Es-tu d'une espèce supérieure à tes camarades ?

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— J'ai plus de chance, voilà tout.

— Tu en as peut-être moins, puisque tu es en voie de devenir l'esclave d'un morceau de métal ; et je voudrais que tu sois libre et que, toi aussi, tu veuilles le devenir.

Figure désespérée et commencement de larmes.

— Alors toutes les semaines vous me donnerez mes cinquante centimes et je pourrai les garder d'une semaine à l'autre ?

— Sans doute.

— Bon, alors, c'est ce que je ferai.

Cet exemple n'illustre-t-il pas l'aphorisme suivant : *il ne doit pas y avoir de conditions de fortune pour l'enfant ?*

Retirés d'autre part de ce milieu artificiel qu'est pour l'enfant la ville, la plupart ont très vite retrouvé leur nature au contact de la nature. Et le redressement qui s'est produit presque toujours me fait penser au jeu que nous jouions, ma sœur et moi, quand nous étions enfants, sur le long chemin qui nous ramenait de l'école à la maison ; les murs des vignes étaient vieux, par endroits ; des pierres avaient roulé et, sous ces pierres, des plantes dont la graine s'était trouvée là, cherchaient à vivre ; et le jeu où nous nous attardions parfois plus que de raison était de soulever toutes ces pierres, de délivrer toutes ces plantes et de nous réjouir chaque jour de leur transformation. Nous leur savions gré des belles couleurs qui venaient remplacer leur pâleur première, comme si ces

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

couleurs étaient la réponse au monologue enfantin qui disait notre naïve pitié et nos encouragements. Les joies qu'elles nous donnaient sont parmi les plus vivants souvenirs de notre enfance, comme aussi les tristesses, et l'espèce de repentir qui s'emparait de nous lorsque les plantes ainsi découvertes se fanaient et mouraient sous la lumière ou l'ardeur trop vive du soleil.

Combien d'enfants sont arrivés ici le front bas, le regard fuyant, repliés sur eux-mêmes, le cœur serré d'appréhension ou l'esprit tendu par la méfiance, qui, huit jours après, ou deux semaines, ou trois, ou six, peu importe, remplissaient la maison des éclats de leur gaîté ! Il en est qui ne m'ont laissé voir qu'au bout d'un mois la couleur de leurs yeux ; et quelle joyeuse découverte dans ce regard enfin levé, dans cette vie intime s'épanouissant en une beauté insoupçonnée ! Il en est qui ont trahi, le premier jour, la confiance que nous leur avions prêtée, mais qui, pas à pas, l'ont reconquise jusqu'à devenir nos amis et nos collaborateurs. Pour presque tous, les études négligées livraient le cerveau à l'invasion de toutes les moisissures de l'intelligence travaillée par le ferment de l'imagination ; mais, après quelques mois, après une année, ces mêmes enfants, impatients de savoir, nous ont imposé au début de chaque trimestre un programme plus chargé que nous n'eussions voulu et plusieurs d'entre eux ont étudié seuls, ou presque, les sujets qui n'avaient pas trouvé place dans l'horaire.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J'ai été sur le point ici de soumettre au lecteur quelques-unes des lettres de ces enfants ou de leurs parents, lettres pleines de joie, d'espérances toutes neuves, et d'illusions aussi. J'y renonce parce que, parmi ces lettres, je n'ai pas le droit de faire un choix qui paraîtrait intéressé ; elles sont les témoins d'une expérience délicate dont la signification objective n'apparaît que pour celui qui est complètement informé de toutes les réactions qui se sont manifestées.

A défaut de ces témoignages, je dois tout au moins dire la pensée directrice de notre effort et de notre méthode de travail. Cette pensée tient en deux mots : *discipline intérieure.*

J'ai dit, dans les pages précédentes, les conditions qui nous paraissaient indispensables pour que l'enfant pût être lui-même, et pour que l'éducateur fût le maître de son effort.

Cet effort a toujours tendu à mettre ou à remettre l'enfant dans le plan d'obéissance et de conformité aux lois essentielles, aux lois intérieures, inéluctables, de sa vie. Or, s'il est vrai de dire que le bébé n'est tout d'abord qu'un tube, c'est-à-dire un appareil digestif, que le petit enfant n'est qu'un tube entouré de muscles, au milieu desquels se révèlera bientôt la présence des nerfs, il est encore plus vrai de dire que la satisfaction des appareils digestif, musculaire et nerveux ne suffit pas — comme

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ce serait le cas chez l'animal — à créer chez l'enfant, encore moins chez l'adolescent, le bonheur. Et nous appelons de ce nom la satisfaction intégrale, celle qui ne laisse pas de regrets et qui est la source d'une intensification de vie.

L'enfant passe son temps à conquérir la conscience des forces qui sont en lui ; la capacité de sa bouche et de son estomac l'intéresse vivement ; puis la vigueur de ses muscles, en faveur desquels il se soumet volontiers aux disciplines les plus ardues ; puis le jeu de ses nerfs et en particulier de son cerveau, auquel il consacrerait le meilleur de son temps si l'école ne transformait le plus souvent en corvée cette fonction naturelle. Dans ces divers domaines, il ne craint pas l'exercice qui augmentera sa force, et il aime à constater et à mesurer ses progrès, parce que ceux-ci confirment la notion intime d'une valeur qui doit être augmentée.

C'est à cette notion intime, à cette obscure conscience d'une valeur métaphysique de l'être individuel, de la société des hommes, de la vie humaine, que nous avons rapporté toutes les disciplines extérieures. Dans toutes les exigences qui limitaient la liberté de chacun, nous avons montré des moyens, non des buts. Résolument, nous avons mis au premier plan de nos préoccupations, et par conséquent de celles de nos élèves, l'être idéal qui serait la réalisation parfaite des virtualités qui sont en nous.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce n'est pas tel ou tel modèle que nous lui avons donné à imiter, ni telle morale à suivre, ni telle sagesse à copier ; mais à chacun nous avons proposé la découverte de lui-même, cette conquête n'étant possible que par une multitude de victoires, petites et grandes, et ces victoires, que par un entraînement soutenu.

Primitivement notre intention était tout simplement d'étayer ainsi l'énergie nécessaire aux études. Mais le résultat a dépassé notre attente.

En effet, nous avons constaté d'une manière impressionnante, non seulement que l'enfant ne craignait pas cette discipline intérieure, mais qu'il s'y prêtait volontiers ; qu'elle paraissait répondre à un besoin aussi authentique que le besoin de mouvement ; que l'exercice de cette discipline lui apportait une joie et une paix qu'aucun autre exercice ni aucune autre satisfaction ne lui avait données ; que tous les autres efforts se trouvaient simplifiés et comme soutenus ; que la santé enfin s'améliorait de telle manière que les médecins qui ont constaté ce fait en ont exprimé maintes fois leur vif étonnement.

Telle a été notre expérience répétée, malgré la variété des âges, des caractères, des aptitudes des enfants qui nous ont été confiés.

Cette expérience m'a paru prendre une signification plus haute lorsque j'ai assisté, en 1914, aux effets de la déformation collective de peuples entiers.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J'ai alors entrepris d'examiner si ces expériences n'étaient pas l'expression de principes objectifs, et je me suis demandé si ces principes ne pourraient pas servir de base à une éducation capable de produire enfin des Hommes dignes de ce nom.

Ces recherches ne sont pas achevées ; mais elles étaient assez avancées pour me permettre d'en esquisser les premiers résultats.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

II

Les Principes

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Quiconque élève un enfant, le sien propre ou celui d'un autre, obéit à une philosophie. L'éducateur est philosophe par définition, l'éducation étant un effort vers la réalisation d'une conception de la vie. Malheureusement, la grande majorité des éducateurs sont philosophes à la manière de Monsieur Jourdain ; il en résulte que leur conception de la vie est incohérente, qu'elle n'est souvent qu'un empirisme de fortune, ou un opportunisme essentiellement affectif, ou un éclectisme dont aucune intuition profonde n'assure l'unité.

Malheureusement aussi, cette... neutralité philosophique de l'éducateur est à la mode. Obéissant à ce qu'ils appellent « l'esprit scientifique », nos contemporains estiment qu'une saine pédagogie doit être en garde contre toute théorie préconçue, et ainsi ils donnent sans le vouloir un encouragement à la veulerie intellectuelle, à un désossement de la pensée. Ils ont raison lorsqu'ils disent que

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tous les éducateurs qui portent un uniforme, quel qu'il soit, tous ceux qui ont une couleur politique ou religieuse ou sociale, leur sont suspects. Ils ont raison lorsqu'ils exigent que la liberté individuelle soit respectée chez l'enfant et lorsqu'ils jugent sévèrement ceux qui, dès l'enfance, parquent les générations nouvelles dans des enclos étroits, leur interdisant tout accès au libre exercice de leur jugement, au libre jeu de la conscience.

Le droit de l'enfant au libre développement de sa personnalité est un postulat : personne n'en doute. Mais cette affirmation est aussi creuse que le masque de la fable, et sert plus souvent à couvrir les méthodes d'asservissement que de libération. C'est qu'en effet chacun de ses termes doit être défini de manière à exclure toute équivoque. Il s'agit de savoir quelles sont les conditions favorables à un libre développement et quels sont les obstacles à vaincre ou à éviter. Il s'agit de savoir ce que signifie ce terme de « personnalité ».

Mais tout d'abord une première condition paraît s'imposer. L'éducateur, sous les yeux duquel se produira le libre développement de la personnalité de l'enfant, ne saura respecter ce développement que s'il en a fait lui-même l'expérience. Un homme qui n'a pas vécu ne saurait enseigner à vivre, ni même reconnaître, ni par conséquent respecter, les phénomènes de la vie. Or la valeur de l'éducateur ne consiste pas avant tout dans sa science ; elle est quelque chose d'infiniment plus riche et

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus complexe, et s'il faut résumer cela d'un mot, je dirai : *la valeur de l'éducateur est dans sa foi.* Ce ne sont pas les choses que nous *savons* qui nous font tenir debout dans la vie, mais celles que nous *croyons.* Considérez un homme comme Louis Pasteur : ce n'est pas son objectivité scientifique qui a déterminé la valeur de son caractère, de sa personnalité, mais bien plutôt sa valeur morale, sa valeur d'humanité, qui a donné la mesure de sa puissance d'objectivité, qui a rendu féconds sa pensée et son effort scientifiques.

Interdire toute conviction à l'éducateur, c'est lui interdire d'être un homme.

Il n'est pas inutile, à ce propos, de remarquer que tous les grands éducateurs ont été les vivants apôtres d'une doctrine ou d'une foi ; et les grandes écoles — j'entends par là celles qui ont exercé une action profonde sur les hommes qu'elles ont formés — ont été les citadelles d'un principe. Je pense aux écoles de la Renaissance italienne et en particulier à cet admirable *Institut de vie* que fonda Vittorino Rambaldoni da Feltre, à Mantoue ; je pense aux éducateurs puritains d'Angleterre, aux Instituteurs genevois pénétrés de la doctrine calviniste, aux Jésuites, à Port-Royal. Tout cela est-il changé, et l'éducateur moderne peut-il espérer faire œuvre utile et durable sans enthousiasme ? C'est peu probable. « Neutralité » n'est pas une devise, et l'objectivité scientifique n'est pas encore un programme de vie. Or, nous verrons plus loin comment un pro-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gramme de vie est nécessaire à l'enfant et, par conséquent, à l'éducateur. Cela est si vrai qu'à partir du moment où la Révolution eut proclamé les Droits de l'homme et, par conséquent, ceux de l'enfant, nous ne trouvons plus d'enfants, ni d'écoles, ni d'éducateurs. Avant la Révolution, l'Idée était sur le piédestal et, à ses pieds, le maître cherchant à diriger vers elle l'esprit de l'enfant. La Révolution, ayant détrôné l'Idée, a mis sur le piédestal l'Enfant, et l'éducateur, toujours agenouillé au pied de l'Idole — qui se meurt d'inanition — récite les litanies apprises dans les livres des idéologues et des théoriciens.

Le résultat, imprévu mais logique, de cette interversion est que, à partir du XIXe siècle, l'école est devenue, l'école est, aujourd'hui plus que jamais, la conservatrice du passé, au lieu d'être — ce qui serait sans doute son rôle naturel — le laboratoire de l'avenir, d'un avenir meilleur.

Il faut ici nous arrêter un instant. Dans toute vie humaine comme dans la vie de toute société, il y a deux choses : le Fait et l'Idée. Le fait, c'est pour beaucoup de vies la réponse avant la question, c'est la solution avant le problème ; le fait, c'est la prose de notre vie matérielle, ce sont les nécessités et les contingences qui paraissent déterminer invinciblement les conditions de notre existence. Le fait peut se passer de l'idée. Il est. Et tant qu'aucun événement tragique ne vient secouer notre inertie naturelle, tant qu'aucun danger ne vient menacer

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nos affections instinctives, il semble que le fait suffise à notre satisfaction.

Et il peut y suffire, en effet, dans une certaine mesure, si ce fait est le résultat des efforts persévérants et des conquêtes de l'idée.

Mais, si belles qu'elles puissent être, ces conquêtes n'ont jamais rien de définitif, et un peuple qui s'oublierait pendant trop longtemps à vivre du fait accompli ne tarderait pas à être un peuple sans vie, un peuple éteint.

Le rôle de l'idée est de remettre continuellement en question les solutions antérieures, de reposer les problèmes, de rendre provisoire une organisation qui, la veille, paraissait définitive, de faire apparaître la nécessité de victoires et de conquêtes nouvelles.

L'histoire n'enseigne-t-elle pas que les grandes conquêtes de l'idée se sont toujours produites sous la pression brutale des faits trop longtemps abandonnés à eux-mêmes? La société des hommes ne peut pas vivre dans l'obéissance au fait, c'est-à-dire en tutelle et sous l'autorité de la vérité d'hier qui est le fait d'aujourd'hui. Elle ne peut vivre que lorsqu'elle est soutenue par une pensée prospective, lorsque le fait baigne en quelque sorte dans le rayonnement d'un idéal.

Dans le domaine de l'instruction et de l'éducation publiques, un spectateur inattentif pourrait dire que rien dans les faits n'autorise une appréciation pessimiste ou seulement découragée. Notre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

organisation scolaire, depuis l'école enfantine jusqu'à l'Université, fonctionne d'une manière qui paraît satisfaisante à tous égards; nos autorités scolaires sont entièrement dévouées à une tâche difficile, et, ce qui est précieux par dessus tout, elles font preuve d'un libéralisme éclairé à l'égard des initiatives privées. Mais, si nous regardons les faits à la lumière de cette conscience que nous avons en nous d'une humanité encore invisible, et dont la réalisation est peut-être le devoir suprême de l'homme, deux choses apparaissent : c'est tout d'abord la pauvreté, sinon l'absence, des moyens mis en œuvre en vue de la réalisation de cette humanité, et c'est, au contraire, l'abondance des moyens destinés à consacrer comme vérités définitives les principes qui règlent actuellement la vie des hommes et des sociétés.

Ainsi donc, par souci d'objectivité et afin de ne pas porter atteinte au libre développement de l'enfant, nous en sommes arrivés à faire du représentant de l'avenir le conservateur du passé. Afin de lui éviter l'erreur de notre pensée et de nos convictions actuelles, vivantes, en perpétuel changement; afin de lui éviter le spectacle de nos efforts, de nos insuccès, de nos progrès et de nos chutes ; afin de lui éviter l'exemple de la vie, de la pauvre vie humaine qui rampe dans la boue et aspire à la pure lumière, nous jetons en pâture à son jeune enthousiasme les exemples du passé, parce que, dans ces exemples, nous pouvons, sans

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

risque, distinguer l'erreur d'avec la vérité. Nous lui donnons des cadavres à disséquer, au lieu de lui ouvrir notre cœur.

Or, au fond de ce cœur, il importe que l'enfant puisse trouver autre chose que le désenchantement.

Cela même ne suffit pas; la foi de l'éducateur ne saurait être un conte de nourrice, par lequel l'adulte se trouverait un jour asservi à la puérilité de ses croyances enfantines. Il faut que cette foi soit une force capable de l'élever au-dessus des contingences de l'heure et peut-être du siècle, afin de donner à toute son œuvre une orientation objective, c'est-à-dire conforme au sens de la vie de l'enfant, au sens de la Vie.

La découverte du sens de la vie, tel serait donc le premier devoir de l'éducateur. Cette tâche est surhumaine et doit être forcément réduite. Pratiquement, la plupart de ceux qui s'occupent de l'enfant la suppriment, sous prétexte que, de toutes façons, les connaissances humaines n'atteindront jamais à la certitude dans cet ordre d'idées; et c'est alors le caprice, l'arbitraire, les préjugés, la mode, le qu'en dira-t-on, qui encombrent de leurs exigences tyranniques une pédagogie de girouette.

Cette tâche, la pensée de l'humanité s'y est appliquée longuement. Les éléments de quelques vérités paraissent acquis. Ce sont ces éléments que l'éducateur a le devoir de rassembler, à son usage. En les transportant dans son domaine, en les appliquant à son œuvre, il la vivifie, et, en même temps,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il les contrôle et peut être amené à les corriger, à les enrichir.

Existe-t-il, en effet, une source de renseignements sur la vie plus abondante que l'enfant? Et combien serait plus sage la sagesse de bien des philosophes s'ils avaient joué à la poupée avec leur fillette, au lieu de s'enfermer toujours bien loin des chagrins et des rires bruyants de l'enfance.

Cette question: quel est le sens de la vie humaine? est d'autant plus grave pour l'éducateur, qu'il n'a pas le choix de n'y pas répondre. L'enfant est là, qui sollicite son intervention; cette intervention est inévitable. Que sera-t-elle?

Pour déterminer avec quelque certitude le sens d'une ligne très courte, nous sommes obligés de la prolonger. Cette ligne trop courte, c'est la vie humaine. Afin d'obtenir assez de recul pour percevoir une direction, nous sommes obligés de rapprocher la vie humaine de la vie animale et de la vie végétale.

Un rapprochement, une comparaison sont-ils possibles? Il semble que oui si nous considérons à quel point l'homme est semblable à l'animal, non par le corps seulement, mais plus encore par le matérialisme de ses préoccupations, par l'égocentrisme de ses affections et de ses appétits. A l'heure qu'il est, aucune théorie n'établit de l'animal à l'homme une filiation indiscutable, et il est possible que nous n'arrivions jamais à la certitude sur les

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

origines de l'espèce. Mais sans nous arrêter à telle ou telle interprétation des faits, — car l'éducateur n'est pas forcé d'avoir une opinion en biologie, — il est impossible de nier que les faits eux-mêmes n'attestent entre l'espèce humaine et diverses espèces animales des ressemblances anatomiques, physiologiques et prosopographiques suffisantes pour permettre de conclure, dans certaines limites, de l'une à l'autre. Nous pouvons aller plus loin : on sait qu'entre le règne animal et le règne végétal, la frontière est mal définie. Pour être moins plausibles à première vue, les analogies entre ces deux règnes n'en apparaissent pas moins avec une impressionnante évidence sur la platine du microscope. Ainsi nous pouvons prolonger le choix de nos comparaisons, de l'homme jusqu'à la plante, et obtenir ainsi ce recul et cette perspective qui feront apparaître, avec un relief suffisant, des vérités que notre habituelle myopie nous interdisait auparavant.

Grâce aux travaux d'une phalange de chercheurs obstinés, travaux dont on a dit qu'ils étaient « une véritable symbiose scientifique », des généralisations sont possibles, qui auparavant eussent été aventureuses ; et c'est une très rapide esquisse des caractères essentiels de la vie végétale et de la vie animale qui nous permettra d'entrevoir, pour chacun de ces règnes, une formule, dont, par inférence, on pourra tenter de dégager la formule de l'espèce humaine.

D'une manière générale, les étapes de la vie d'une

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plante apparaissent comme une succession de réactions chimiques, réactions dont les éléments sont fournis, d'une part, par la plante elle-même, d'autre part par le sol, l'eau, la lumière, la chaleur, les conditions gazeuzes et atmosphériques. Connaissant la plante et ses éléments constitutifs, le botaniste ou l'agronome peut entourer cette plante de conditions telles qu'il lui sera permis d'en prévoir le développement ultérieur avec une exactitude comparable à celle du chimiste préparant une expérience de laboratoire. Ce caractère de nécessité, cette subordination aux lois de la matière et cette dépendance vis-à-vis des contingences, ce n'est pas là ce qui frappe tout d'abord dans le règne végétal ; ce n'en est pas moins le caractère fondamental.

D'autre part, ce qui frappe nos imaginations, c'est la merveilleuse faculté d'adaptation des plantes, c'est l'énergie vitale dans le monde végétal. Cette énergie vitale est commune à tous les êtres organisés. « Dans tout germe vivant, écrivait Claude Bernard, il y a une idée créatrice qui se manifeste et se développe par l'organisation... Ici, comme partout, tout dérive de l'idée qui seule crée et dirige; les moyens de manifestation sont communs à toute la nature, et restent confondus pêle-mêle, comme les caractères de l'alphabet, dans une boîte où une force va les chercher pour exprimer les pensées et les mécanismes les plus divers ». C'est encore Claude Bernard qui a dit dans ses *Leçons*

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur les phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux : « Les agents physiques produisent des phénomènes qu'ils ne dirigent pas ; la force vitale dirige des phénomènes qu'elle ne produit pas ». L'écorce terrestre nous apparaît donc comme un vaste laboratoire où le moindre des végétaux opère, dans un ordre donné, selon sa nature propre, et en vue de fins parfaitement déterminées, une série de transformations de la matière : synthèses, assimilations, condensations, hydratations, oxydations, et autres. Le savant observe ces transformations, il les constate et les raconte en les analysant ; il ne les comprend ni ne les explique, en ce sens que l'apparition de tel phénomène à un moment donné, plutôt que de tel autre, également possible, n'a pour lui aucune signification tant qu'il ne connaît pas le but qui rendait ce phénomène nécessaire. La nécessité de telle succession d'opérations de laboratoire est donnée à l'intelligence de l'opérateur par la fin qu'il veut atteindre ; il faut donc que cette fin lui soit connue à l'avance. Supprimez cette préconnaissance et vous paralysez toute action ; de même, mettez entre les mains du botaniste le plus savant une graine différente de toutes celles qu'il connaît, et vous pourrez sans crainte le défier de prévoir en aucune façon quelle sera cette plante.

La force vitale créatrice et, en un sens, prévoyante, étant admise comme une réalité objective, revenons à cette nécessité primordiale. La plante

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

est là, qui attend; tandis que les contingences se produisent et passent, tantôt défavorables, tantôt indifférentes, tantôt favorables. Et ces contingences sont très diverses, c'est-à-dire que plusieurs conditions simultanées sont nécessaires à la vie de la plante; si toutes les conditions favorables sont présentes, à l'exception d'une seule, le végétal ne saurait prospérer; du seul point de vue de la nutrition, Liebig a déjà formulé une « loi de minimum », d'après laquelle la plante ne saurait prospérer que lorsque se trouve réalisée une « harmonie quantitative » entre tous les éléments dont elle a besoin. Si le végétal est à l'état de graine, cette attente peut se prolonger pendant des années; en effet, plus la planté est à l'état de vie ralentie, plus l'écart peut être considérable, de part et d'autre de l'optimum d'une condition donnée, entre le minimum et le maximum. Prenons par exemple la température: une graine de moutarde jetée dans le sol germera déjà à 0°; son maximum est de 37,4 degrés, son optimum de 27,2 degrés; une graine de haricot, bien sèche, résiste pendant plusieurs jours, peut-être indéfiniment, à 252 degrès sous zéro, et peut supporter une température de 100 degrés pendant quelques instants; des graines de légumineuses, conservées pendant plus de quatre-vingts ans dans les collections du Muséum, ont gardé tout leur pouvoir germinatif. Ces chiffres illustrent l'impuissance de la plante à modifier les conditions extérieures dont elle a

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

besoin, tout en illustrant sa puissance d'adaptation à cet état de choses. Ce n'est que par une longue patience que la graine augmente ses chances de rencontrer les contingences favorables à sa germination.

Mais, lorsque celle-ci a commencé, nous assistons soudain à une accélération prodigieuse de l'œuvre de vie. Ce sont précisément les graines des plantes annuelles qui sont susceptibles de conserver le plus longtemps leur pouvoir germinatif; ce sont celles dont la germination, la croissance, la maturité sont les plus rapides. Les conditions favorables s'étant présentées, la plante les utilise avec une surprenante économie ; il est même permis de dire qu'elle les intensifie, si l'on considère, par exemple, dans plusieurs espèces, les positions des feuilles ou des bractées autour du bourgeon axial ou floral, positions qui ont pour effet non seulement d'abriter ces bourgeons, mais d'y réfléchir la lumière et la chaleur. En deux ou trois mois, la plante arrive à son développement définitif, et elle a formé cinquante, cent, mille, et si c'est un pavot, par exemple, plus de trente mille graines, auxquelles il ne reste qu'à sécher pour supporter à leur tour une longue attente, le froid et le chaud, jusqu'au retour de conditions favorables.

Toutes ces graines deviendront-elles des plantes adultes? Évidemment non. Si cela pouvait se produire, une seule plante de pavot, au bout de quatre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ans, couvrirait de pavots la surface du globe, et, la cinquième année, l'espèce mourrait étouffée. La nature ne nous donne jamais le spectacle du suicide d'une espèce. La disparité frappante entre le nombre des graines et celui des individus issus de la plante mère illustre mieux encore que tout ce qui précède cette loi d'impuissance de la plante an sein des forces matérielles, inorganisées, accidentelles, dont elle ne saurait ni se passer ni disposer à son gré. Cette loi qui l'oblige à multiplier ses graines bien au delà des besoins de l'espèce, nous l'appellerons la *loi du nombre*. C'est une infime fraction de toutes les graines qu'une plante a produites, si j'ose ainsi dire, avec une minutie de soins qui nous remplit d'étonnement, qui rencontrera enfin les conditions nécessaires à la reproduction de la plante mère ; tout le reste n'avait d'autre utilité que de faire nombre. En d'autres termes, la plupart des graines d'une plante sont destinées à périr, et cela non à la suite d'une sélection, mais au gré de contingences aveugles.

Cette loi du nombre qui apparaît avec un relief tout particulier dans le règne végétal, ne se manifeste pas exclusivement dans le monde des plantes, Nous la retrouverons. Si ce terme n'était équivoque, je dirais qu'elle est pour la plante le calcul des probabilités favorables. Elle ne nous donne pas la formule de la vie de la plante ; mais elle contribue à nous y acheminer. Pour trouver cette formule, c'est la plante qu'il faut considérer, indivi-

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

duellement, et cela dans des conditions favorables à son développement ; en dehors de certains effets de culture intensive et de nutrition unilatérale de tel ou tel organe, la plante qui trouve des conditions favorables développe toutes ses parties et multiplie le nombre de ses graines. Si une ou plusieurs plantes voisines en font autant, il ne tarde pas à se produire une concurrence intense pour la possession du sol, de l'eau, de la lumière, de l'oxygène et d'une foule d'autres choses précieuses. Les péripéties de cette concurrence sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister ; tout le monde sait aussi qu'entre certaines espèces il se produit une sorte de collaboration, par conséquent une alliance effective contre l'ennemi commun. Il suffit d'ouvrir les yeux pour surprendre ce que le poète appellerait les drames de la vie végétale ; la forêt voisine, le buisson du chemin, le carreau de votre jardin en sont les témoins ; dans la lutte du végétal pour la vie, tous les moyens sont bons, et ils sont à tel point variés qu'on remplirait des volumes à les décrire ; le plantain étale ses feuilles sur le sol et fait ainsi le vide autour de lui ; le fraisier envoie ses stolons dans toutes les directions, installant, comme les Romains en pays conquis, des étapes et des postes qui deviennent à leur tour des centres de rayonnement ; le carex rampe sous terre et la plate-bande est à sa merci avant que sa présence se soit révélée, ou à peine ; le chardon, que vous avez toléré dans le voisinage du tas de fumier,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

espérant qu'il réjouirait votre vue par la belle architecture de ses rameaux et de ses feuilles abondamment nourris, n'a pas répondu du tout à votre attente et vous a rendu le mal pour le bien : contre ses habitudes, il s'est mis à drageonner sans tact ni mesure, et il a si bien secoué sur le fumier ses glumes innombrables que vos jardins et vos prés sont devenus le paradis des chardons.

En effet, normalement, toute *la vie de la plante tend à la multiplication de l'espèce.* Selon le type que l'on considère, la méthode est différente ; selon les circonstances, cette multiplication comporte la destruction d'autres espèces concurrentes. Mais ce qui paraît être le fait constant, c'est la disparité entre le nombre de graines ou de rejetons et le nombre des parents, que les contingences aient été favorables ou non. La loi du nombre éclaire le fait de la survivance des espèces actuelles ; simple et brutale, elle justifie une formule unique résumant, en quelque sorte, la pensée essentielle des espèces végétales : *multiplication.* Et si cette formule est exacte, la vérité corollaire est que le monde végétal est un monde où règne la guerre, une guerre sans merci entre toutes les espèces.

Si du monde des plantes nous passons à celui des animaux, ce sont les mêmes phénomènes que nous retrouvons, mais dans des proportions assez différentes pour que la signification et les conséquences en soient déjà profondément modifiées.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La dépendance de l'animal vis-à-vis des contingences matérielles détermine les conditions de sa vie aussi bien que celles de la plante ; mais l'animal échappe à la nécessité de quelques-unes de ces contingences par son activité propre. Il intervient dans la succession des événements naturels pour en modifier les effets, pour se soustraire à leurs conséquences lorsque celles-ci seraient défavorables. Une simple comparaison prise au hasard dans les deux règnes nous permettra de mesurer d'un coup d'œil la différence ; comparons, par exemple, une graine de haricot et un œuf de pigeon dans leur évolution : et d'abord, tandis que la graine tombe à terre au moment de sa maturité, l'œuf est déposé dans un nid qui a occupé les parents pendant plusieurs jours. Puis vient la période de vie ralentie ; nous avons vu que celle-ci pouvait durer quatre vingts ans et plus pour la graine ; pour l'œuf, elle n'est que de quelques jours, d'où nécessité nouvelle, chez l'oiseau, mais nécessité d'un autre ordre, celle de son intervention individuelle. La germination, qui pourra durer huit à dix jours chez la graine, nécessitera une température solaire d'environ 200 degrés-journée ; tandis que l'œuf devra être couvé pendant dix-neuf jours pour recevoir les 700 degrés-journée nécessaires à l'éclosion du petit ; là, c'est l'action étrangère des rayons solaires ; ici l'intervention des parents qui crée les conditions favorables. S'il est permis de comparer encore la rupture des téguments de la graine avec l'éclosion

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de l'œuf, nous constaterons dans la plante, par le fait du gonflement, une pression physico-chimique qui atteint dix atmosphères; dans l'œuf, rien de pareil, mais déjà l'intervention du petit qui remue et frappe du bec pour casser sa coquille. La plantule issue de la graine trouve dans le sol et dans l'air les aliments nécessaires à sa croissance ultérieure; le petit du pigeon naît aveugle et incapable de chercher sa nourriture ni même de digérer autre chose que la bouillie que ses parents dégorgent de leur jabot. Au bout de quatre mois et demi, le haricot a produit une plante adulte portant ses graines, en nombre variable, disons 500; ce n'est que neuf mois après sa naissance que le pigeon commence à pondre; cet oiseau étant très prolifique, nous pouvons supposer qu'il fera six couvées dans la seconde année de sa vie, et cela pendant cinq ans, ce qui donnerait au bout de ce temps, un total de 2 à 300.000 pigeons. Mais, dans le même temps, le haricot aurait produit 2 à 300 milliards de haricots semblables. A ce moment, par conséquent, la plante se trouve avoir développé une puissance de multiplication de l'espèce un million de fois plus grande que l'animal.

Cet exemple, tel qu'on en pourrait choisir à l'infini, montre tout d'abord que, grâce à son intervention active, l'animal atténue ce que la loi du nombre avait de rigoureux et d'absolu chez la plante; ensuite, qu'il n'échappe pas à cette loi, puisque la part des contingences défavorables qu'il

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'est pas le maître de modifier reste suffisamment grande pour l'obliger à procréer beaucoup plus d'individus qu'il n'est nécessaire à la conservation de l'espèce. Et le souci de cette procréation paraît bien être aussi la source et la cause efficiente de toute son activité. C'est par une longue *patience*, avons-nous dit, que la plante-graine augmente ses chances de rencontrer les conditions favorables à son développement; c'est par une *activité* incessante, dirons-nous maintenant, que l'animal se soustrait à ce qui lui est défavorable, et déjà apporte avec lui une source de force, qui constitue une contingence nouvelle, — la plus immédiate et parfois, sinon toujours, la plus favorable.

L'exemple que nous avons choisi et les quelques remarques qui précèdent semblent nous conduire à la conclusion que, chez les animaux comme chez les plantes, toute la vie tend à la multiplication de l'espèce et qu'il n'y aurait entre les deux règnes qu'une différence de degrés. Toutefois, nous avons vu que cette formule de la multiplication avait pour corollaire la destruction des espèces concurrentes. Or cela ne paraît pas s'appliquer au monde des animaux ; ceux-ci s'entredétruisent dans la mesure où ils servent de pâture les uns aux autres, mais cette destruction n'est pas l'effet d'une concurrence; elle s'arrête lorsque la faim est assouvie ; au dire des naturalistes, les espèces vivent le plus souvent les unes à côté des autres dans la plus complète indifférence, et chez les bêtes de proie,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des observations qui paraissent avoir été faites avec toute l'objectivité nécessaire, nous permettent d'entrevoir l'équivalent d'une organisation qui délimiterait très strictement le territoire de chasse réservé à chaque famille.

Dès lors, la formule nouvelle, qui nous paraît résumer les manifestations caractéristiques des animaux, serait la suivante : *la vie animale tend à la conservation de l'espèce.*

Passons du règne animal au règne humain. Parler d'un « règne humain » peut paraître extrêmement prétentieux aux yeux des naturalistes, qui ne peuvent connaître autre chose que le mammifère placentaire bimane, ordre des primates, famille des hominiens, ne comprenant qu'une seule espèce, « l'homme ». Tout en faisant largement notre profit des observations du naturaliste, il nous est permis de nous placer à un autre point de vue, d'où c'est, au contraire, l'extrême diversité des humains qui nous apparaît, et d'où, par conséquent, ce terme, « l'homme » ne correspond à aucune réalité et devient une source de nombreuses et graves erreurs ; peut-être même faudra-t-il reconnaître que cette confusion du règne humain avec l'homme est aujourd'hui le plus grand obstacle au progrès dans les « agèles » des hommes.

Est-ce à dire qu'entre le règne humain et le règne animal, il y ait une différence spécifique ? Oui et non. Non, si l'on considère la série à peu près

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ininterrompue des corps organisés, depuis le tallophyte jusqu'à l'homme ; cette image même d'une série, d'une longue chaîne dont les espèces végétales et animales seraient comme les anneaux, est certainement fausse ; peut-être le dessin complexe des nervures d'une feuille donnerait-il une idée plus exacte des rapports et de la pénétration réciproque, d'une nervure axiale à l'autre. Si, au contraire, on admet que les formes décrites par le naturaliste ne sont que les moyens d'expression d'une force, les manifestations extérieures d'un coefficient donné de vie, les synthèses indéfiniment variées de la matière et de l'esprit, alors, dans une unité de toute la nature on voit apparaître en profondeur des plans successifs, selon l'éclairage plus ou moins intense de l'esprit, sur tel ou tel point : le plan végétal, le plan animal, le plan humain. Pas plus que dans un paysage réel, ces plans ne sont séparés par le vide et l'abîme ; entre les montagnes qui se profilent les unes sur les autres, nous ne voyons pas les plaines, mais nous savons qu'elles existent. Pour les besoins de l'exposition de notre sujet, il est donc indispensable que nous isolions, par la pensée, des choses que nous savons ne l'être pas dans la réalité. Mais la pensée serait-elle possible sans ces représentations schématiques, et par conséquent artificielles, de la réalité complexe et confuse ?

Le règne végétal, le règne animal et le règne humain réalisent de manière essentiellement différente la synthèse de la matière et de l'esprit.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Matière? Esprit? » Les noms importent peu ici. Chacun emploie ceux qui lui sont plus familiers ou que lui dicte une certaine crainte de l'opinion de ses contemporains. En présence de l'Esprit, nos pauvres petites distinctions entre positivistes et spiritualistes ont autant de valeur que des étincelles jaillissant sous le choc de la pierre à feu, en regard du soleil. Pour les uns comme pour les autres, l'Esprit demeure l'insondable inconnue, et les termes que les uns emploient pour en voiler l'éclat ne le diminuent pas plus que les définitions solennelles des théologiens. Que le lecteur substitue, s'il lui convient, à ces termes de matière et d'esprit, d'autres termes; le sens restera le même si nous parlons de « masse », de « substance organique », de « facteurs de désorganisation » et de « vie », « d'énergie vitale », de « matière organisée ». Ce qui importe, c'est d'ouvrir les yeux et de chercher à discerner quelque chose de la réalité objective; si peu que ce soit, ce serait pour la pensée une source inépuisable d'enseignements.

L'un des éléments de cette réalité objective vers laquelle tendront les efforts des hommes, de génération en génération, c'est l'indiscutable constatation du phénomène de la vie.

Ce phénomène de la vie, manifestation du déploiement d'une force dans une direction donnée, apparaît dans la plante sans que celle-ci semble en avoir du tout conscience. Bien entendu, nous n'en savons rien; mais ce que nous pouvons affirmer

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec une certitude relative, c'est la différence qui se manifeste à cet égard entre la plante et l'animal. Or cette conscience, cette connaissance de soi qui a les apparences d'un dédoublement de l'être organisé est, dans le phénomène de la vie, le seul élément sur lequel nous ayons quelques données. Naturellement, nous sommes tentés de croire que toute la vie est là ; ce serait probablement une grande erreur, dont nous ne nous garderons qu'avec peine. Cette conscience — appelons-la de son nom grec, la *synidèse* (συνείδησις), car le mot français a plus d'un sens ; les mots s'usent comme les clefs et n'ouvrent plus la porte de l'idée (1) — cette synidèse, quelle que soit la forme qui l'emprisonne, forme minérale peut-être, forme végétale, forme animale, forme humaine, apparaît comme le chemin qui jalonne incessamment entre deux paysages la ligne de démarcation : la puissance inerte, destructive, du poids, de la masse, de tous les agents de désorganisation et de décomposition, d'une part et, de l'autre, la puissance constructive qui, utilisant la masse et le poids, utilisant ces agents eux-mêmes, réalise des formes nouvelles et engendre les corps où circule la vie.

La plante inconsciente utilise en vue d'une fin

---

(1) C'est sous l'empire d'une nécessité absolue que j'ai forgé un mot nouveau. Je pouvais dire : conscience prospective. Mais le terme de conscience a des significations trop diverses pour n'être pas équivoque.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien déterminée les éléments qui l'entourent ; c'est en cela précisément qu'elle est plante et non matière inorganisée. La synidèse n'est pas encore chez elle la mesure de sa force comparée à d'autres forces. L'esprit d'un grain de blé ne rayonne pas au delà de son épiderme. C'est pour cette raison que la plante subira dans toute sa brutalité la loi des contingences et la loi du nombre, mais c'est pour la même raison que, si les conditions sont favorables, la plante s'épanouira infailliblement dans la plénitude de ses attributs, nous donnant ainsi l'impression d'un rythme parfait, d'un parfait équilibre. A ce niveau, la synidèse paraît être virtuellement l'équivalent de zéro, car elle se confond avec la force vitale.

Dans la synthèse animale, dirons-nous que le coefficient d'énergie vitale soit proportionnellement supérieur ? C'est possible. Le fait est que l'animal, ayant, par la seule circonstance de sa mobilité, la faculté de choisir dans une certaine mesure le milieu ambiant favorable, doit acquérir par là même une conscience plus variée et plus objective du monde extérieur et, par répercussion, une notion de la mesure de ses forces, limitées par la résistance des forces étrangères. Est-il possible que, par cénoménèse, les notions acquises ainsi de génération en génération aboutissent aux premières lueurs de la synidèse ? C'est aux biologistes de répondre. De fait, dans le règne animal actuel, on ne peut pas parler encore de synidèse, ou bien il faut dire que

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

celle-ci se confond avec l'instinct. Tout au plus pourrait-on parler, chez l'animal, d'*hyposynidèse*, si nous désignons par là une conscience qui ne présente à l'intelligence que de la matière opposée à de la matière, des forces utiles à la vie matérielle, c'est-à-dire à la conservation de l'individu et de l'espèce, opposées à des forces contraires. D'ailleurs, le critère le plus sûr nous est toujours fourni par l'observation de ce qui se produit chez des êtres placés dans des conditions favorables ; les animaux inférieurs paraissant réagir d'une manière analogue aux plantes : ils prospèrent; chez les animaux supérieurs, il semble que les conditions favorables aient pour effet le plus constant une dégénérescence de l'instinct en faveur de l'intelligence; et cette condition intermédiaire apparaît tantôt comme un recul, tantôt comme un progrès, selon que l'équilibre entre les facultés nouvelles et anciennes est mieux établi. Mais l'intelligence n'est pas encore la synidèse, dont il est impossible de concevoir aucune manifestation authentique chez des êtres non doués de la parole.

C'est avec le phénomène de la parole que nous entrons enfin dans le règne humain. Par le seul fait de sa mobilité, l'animal est dégagé de l'étreinte de nécessités matérielles écrasantes; mais cette libération était achetée au prix de la nécessité d'une activité ganglionnaire et nerveuse où le rôle du réflexe simple allait diminuant en faveur d'un réflexe composé, où les éléments combinés de l'instinct, du

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

souvenir et de l'adaptation offraient à l'individu une ébauche d'alternative. (Peut-être le choix de telle ou telle alternative, à un moment donné, a-t-il été le point de départ de certaines variétés?) De même la parole paraît avoir affranchi l'humain, la parole qui n'est autre chose que le prolongement de l'expérience individuelle par celle d'autrui, l'extension de la vie individuelle à travers le temps et l'espace, aboutissant en quelque sorte à une multiplication du coefficient de force vitale.

De même aussi, les avantages immenses de la parole sont acquis au prix de nécessités nouvelles si grandes que les humains qui peuplent actuellement le globe sont loin d'y satisfaire tous au même degré. Et tout d'abord dans le domaine des actes destinés à assurer la conservation de la vie, la parole enseigne la prévoyance; la prévoyance a pour effet la prudence, et par conséquent, les actions instinctives devenant de plus en plus rares, l'instinct s'atrophie, et c'est la réflexion, le raisonnement, la pensée qui doivent se substituer à lui; dès lors les alternatives deviennent plus nombreuses et la nécessité d'une activité cérébro-spinale toujours plus impérieuse.

Mais qui dit alternative dit possibilité d'erreur. Or l'erreur, dans beaucoup de cas, ne saurait être perçue que par un effort de pensée, par une activité spéciale de l'organe dont le développement est le plus récent, le cerveau, tandis que les autres organes, les muscles par exemple, ont un entraîne-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment séculaire infiniment plus long ; alors la lointaine et profonde habitude de la solution musculaire d'une difficulté l'emportera sur la solution cérébrale. Mais derrière l'action musculaire, il n'y avait même plus l'intelligence instinctive ; et alors l'erreur est si lourde qu'elle entraîne l'humain au-dessous du niveau de l'animal, ce que Montaigne a exprimé déjà en termes énergiques : « Il n'y a point de beste à qui plus justement il faille donner des orbières ».

Un exemple intéressant d'erreur collective commise par des humains, erreur qu'aucune espèce animale ne commettrait sans doute, me paraît être celle des Bushmen d'Afrique, dont la race s'éteint rapidement par le fait des ravages de la tuberculose. La tradition, c'est-à-dire la parole, exige qu'ils continuent à habiter sous l'ombre épaisse de la forêt tropicale ; et l'instinct n'est plus assez puissant pour les en chasser. Il semble, dans cet exemple, que la parole, ayant anticipé sur les facultés dont elle devrait être l'instrument, soit devenue non seulement une cause d'erreur passagère, mais une cause de destruction.

Ici, pas plus que dans les autres cas analogues, je ne songe à aborder la question historique de l'apparition du langage ; aussi bien n'est-il pas nécessaire d'avoir une opinion sur la précession ou la succession réciproque du langage articulé et de la pensée, pour affirmer que, dans le règne humain, l'intelligence et la pensée ont à leur ser-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vice cet instrument que nous appelons la parole et que, dans l'état actuel de notre espèce, nul ne saurait s'en passer. Toutefois ce n'est pas l'usage plus ou moins habile de la parole qui nous permettra d'établir dans le règne humain une échelle des valeurs.

Les caractères de ce règne ne paraîtront que si nous appliquons à l'humain la définition fondamentale de tout être organisé : une synthèse de la matière et de l'esprit. Libéré par la parole dans des proportions très appréciables de deux contingences qui pèsent lourdement sur la plante et sur l'animal, le temps et l'espace, l'homme n'en est pas moins un organisme qui, au travers de contingences diverses, tend vers la réalisation d'une fin nettement déterminée. Cette fin est réalisée nécessairement par la plante lorsque celle-ci trouve des conditions extérieures favorables. La même nécessité n'existe déjà plus pour l'animal. Quant à l'homme, je crois qu'il faut dire que la réalisation de cette fin est impossible dans l'état actuel de l'humanité. Et les conditions extérieures favorables à la plante et à l'animal sont précisément celles qui paraissent faire obstacle à l'homme : la plante et l'animal qui ont « tout ce qu'il leur faut » prospèrent ; l'humain qui, dès son enfance a « tout ce qu'il lui faut » dégénère à peu près infailliblement. C'est que le champ clos où se livre le tournoi de la vie a été déplacé : ce sont les contingences extérieures qui font obstacle à la plante ou à l'animal ;

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

par son intelligence et par son industrie, l'homme est en mesure de réduire à un minimum les effets de ces contingences-là. C'est au dedans de lui et au milieu de ses semblables qu'il rencontre les forces favorables ou contraires à la réalisation de son être, et cela dès le sein de sa mère. L'animal n'a pas besoin de *savoir* ce qui sera utile à son petit, l'instinct l'en informera à temps et déterminera automatiquement les actes nécessaires. Avant même d'être mères ou pères, les humains doivent *savoir* et ils doivent *vouloir* les conditions qui seront favorables à l'enfant à venir. Ils peuvent ne pas savoir ou savoir insuffisamment; ils peuvent ne pas vouloir. Et si, par conséquent, pour n'être pas inférieurs à l'animal et à la plante, ils n'épargnent aucun effort pour que l'être nouveau issu d'eux soit viable, cet effort, qui est une nécessité pour l'enfant, n'est pas un automatisme chez ses parents, puisqu'il dépend de l'instruction qu'ils ont reçue, de leur intelligence et de leur volonté. L'obscure force vitale, qui paraît n'être localisée nulle part dans la plante, dispose chez l'homme de tout un système d'organes. Chez le petit enfant, et déjà dans le sein de la mère, ces organes se développent dans des proportions qui dépassent de beaucoup les besoins immédiats; et c'est en particulier ce phénomène si remarquable de la précession de l'organe par rapport aux fonctions qui nous a permis de dire que l'organisme humain tendait vers la réalisation d'une fin nettement déterminée.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'enfant grandit ; avant de savoir parler, il avait une langue capable d'articuler des mots ; avant de savoir penser, il apprend à parler ; avant de connaître aucun but, il exprime d'impérieuses volontés ; avant de vouloir, il s'est exercé à l'action. Une force constante est donc là qui préside au développement de l'enfant, comme dans tout être organisé : c'est cette force que nous avons appelée *l'esprit*.

Or voici que le jour est venu où l'enfant, devenu peut-être un adolescent, ou peut-être même un adulte, a pris conscience de la puissance de cette force. Ce jour-là est le vrai jour de naissance de l'être humain. Jusque-là ce n'était qu'un animal très perfectionné, car les animaux, eux aussi, peuvent éprouver des sentiments, ils peuvent observer, ils peuvent réfléchir et raisonner, ils peuvent se souvenir, ils peuvent prendre des décisions et les exécuter avec vigueur et persévérance ; ce qu'ils n'ont pas, c'est la synidèse.

La synidèse, voilà la grande conquête de l'homme, celle qui fait de lui le collaborateur de l'Esprit, celle qui associe à l'énergie vitale son effort conscient. Et maintenant, à moins d'admettre dans l'évolution l'inconstance et la brusque interruption d'une loi, il faut que nous retrouvions dans le règne humain capable de synidèse la continuation du rythme régulier de la vie, un équilibre non interrompu, cet équilibre suprême qui constitue l'inflexible *anankè* des modernes : après la mobi-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lité matérielle, après la parole et la pensée, la synidèse devient un facteur de libération d'une puissance incomparable vis-à-vis des nécessités de tous genres résultant de la loi des contingences et de la loi du nombre. L'homme qui serait parfaitement *synède*, parfaitement et prospectivement conscient de lui-même et de son milieu pourrait, un instant, se croire libre, absolument. Il ne tarderait pas à remarquer que c'est là une illusion et que cette monstruosité que serait un homme réellement libre est inconcevable ; il verrait en effet que la liberté qu'il possède à l'égard de certaines contingences dont il subissait auparavant la loi brutale n'a pu être acquise qu'au prix d'une parfaite observation de lois primordiales, dont ces contingences n'étaient elles-mêmes qu'une expression ; car se libérer, c'est d'abord comprendre, c'est-à-dire apercevoir les lois derrière l'écran des faits ; il verrait que le maximum de liberté correspond au maximum de conformité aux principes de la vie, car, se libérer, c'est encore atteindre, au delà de l'écran des lois naturelles, à la loi supérieure de la vie, à l'Esprit.

L'Esprit a des exigences dont l'inobservation prolongée entraîne la mort. La synidèse, qui est la perception de ces exigences et la volonté de s'y conformer, n'est pas — il faut le dire sans plus tarder — une prétention vaniteuse à des connaissances que nous n'avons pas, ni à la révélation d'aucun mystère. L'enfant qui ramasse un débris

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de verre parce que quelqu'un pourrait s'y blesser fait acte de synidèse tout comme le savant qui apporte à son travail le maximum de préoccupation d'objectivité ; le bambin qui demande une explication et qui l'écoute ensuite avec une réelle attention fait acte de synidèse tout comme celui qui, ayant entendu la question, s'applique à y répondre aussi parfaitement que possible ; celui qui renonce pour autrui à une affection, tout comme celui qui soutient jusqu'à la mort ce qu'il croit être la vérité.

Des hommes très intelligents peuvent ne percevoir que très obscurément les vérités de l'Esprit : l'hyper-intelligence peut s'allier à l'hypo-synidèse. Car la perception des lois de l'Esprit n'est pas le propre de l'intelligence seulement.

Cette faculté de percevoir ces lois, que nous avons appelée synidèse, ferait certainement d'admirables découvertes chez celui dont la vie serait parfaitement droite, dont les pensées seraient parfaitement objectives ; ces découvertes ne sauraient donc, en aucun cas, être contraires à l'expression d'une vérité logique ou scientifique, puisque la faculté de percevoir la vérité logique ou scientifique est une condition de la synidèse. Mais celle-ci veut atteindre au delà de ces vérités élémentaires ; et c'est pour cela qu'elle est malhabile à s'exprimer et qu'elle attire parfois la moquerie. Elle est humble parce que l'objet qu'elle voudrait embrasser dépasse de beaucoup la mesure de son étreinte ; et c'est pour cela qu'elle attire parfois le mépris.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Si les plantes pouvaient rire, elles riraient de l'instinct des animaux, si maladroit en regard de la sûreté du développement végétal. Si les animaux pouvaient rire, ils riraient de l'infériorité de nos sens et de notre intelligence logique, qui ne nous permet même pas de prévoir la pluie et le beau temps. Quelques philosophes et quelques savants ont ri de l'idéalisme crédule des explorateurs de l'Esprit ; les peuples ont entendu ce rire et l'ont imité jusqu'au jour où ce fou rire universel a été étouffé dans les grondements formidables des batailles, où il s'est étranglé dans les hurlements sanguinaires des hommes-tigres et dans le râle des mourants.

Si la plante pouvait penser, la métaphysique végétale découvrirait l'instinct ; la sagesse de l'intuition d'une plante serait d'y croire. La sagesse de l'animal serait de croire à l'intelligence. La « folie » de l'intelligence humaine, c'est de croire à l'Esprit.

Le biologiste dit : « Les tendances que peut avoir l'individu à s'engager dans de nouvelles voies d'évolution le mettent en opposition avec la société qui combat naturellement toutes les velléités d'individualisme. » (1) Le sociologue dit : « Le rôle d'avant-garde de l'élite est de substituer à l'empirisme de la masse les clartés de l'intelligence réfléchie ; de s'élever jusqu'à un idéal, de dépasser l'immédiat,

(1) Maurice Bedot, *Essai sur l'Évolution du règne animal et l'Évolution de la Société*, Paris 1918, p. 160.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de penser en fonction de la raison éternelle et pas seulement de l'expérience présente... Le rôle du novateur est non de s'adapter, mais d'adapter le milieu social à soi, à son idéal, à sa vision des choses, à ce qui, selon lui, devrait être. L'esprit global de la masse fait, en général, et tout d'abord, corps contre lui et ses innovations. » (1) Le sociologue ajoute : « Les civilisations meurent du meurtre des élites. » (2) Le biologiste conclut : « L'évolution de la société a fait apparaître les premiers rudiments d'une morale. Elle a agi, dans ce cas, comme elle le fait toujours en utilisant les caractères nouveaux se montrant chez les individus isolés, pour les développer au profit de l'espèce. » (3) L'histoire dit : lorsque des hommes sont apparus à leurs contemporains comme une variété différente, dont l'originalité était de proclamer par l'exemple et par la parole la réalité de l'Esprit, ces hommes ont été persécutés et mis à mort. Les adeptes, c'est-à-dire ceux qui eussent volontiers perpétué ce type nouveau dont ils pressentaient la supériorité, n'ont réussi qu'à condition d'en atténuer ou d'en voiler l'originalité par toutes sortes de compromissions avec les types humains les plus répan-

---

(1) Adolphe Ferrière, *La loi du Progrès en biologie et en sociologie*, Genève 1915, p. 460.

(2) L. Maury, « Le rôle des Élites », *Journal de Genève*, 30 mars 1914.

(3) Bedot, op. cit. p. 52.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dus, incapables encore de synidèse, mais déjà supérieurs à tout autre mammifère par la puissance de l'intelligence, des besoins sociaux et de l'imagination créatrice. La tendance vitale au progrès se révèle ainsi, comme dans les autres règnes, dans le règne humain, par l'hommage posthume rendu par les hommes à un type nouveau dont ils multiplient et varient à l'infini la caricature. Mais, à l'abri de la caricature, c'est le type ancien qui subsiste, asynède et plus ou moins voisin de tel ou tel type animal, et possédant, de ce fait même, une apparente supériorité sur un type plus évolué, plus parfait, plus voisin de la réalisation intégrale de l'espèce. Quelques-unes des heures tragiques de la grande guerre sont un exemple impressionnant de l'infériorité momentanée de celui qui est lié par sa parole ou par une convention. Un autre exemple me fera mieux comprendre : les animaux à coquille ou à carapace représentent un moment donné de l'évolution animale ; et ce moment est un progrès en comparaison de l'animal gélatineux, exposé à toutes les blessures ; toutefois ce progrès ne pouvait céder la place à un progrès nouveau que si la protection extérieure, rigide, se transformait en une ossature intérieure permettant le développement de membres plus souples ; et ce progrès nouveau eût été combattu, dans une intelligence de tortue, par l'argument sans réplique, que la tortue privée de sa carapace ne tarderait pas à succomber, elle et toute son espèce. Dans l'humanité, le

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

type nouveau c'est celui qui ayant pressenti et aperçu, non sans doute dans une clarté parfaite, mais dans une lumière suffisamment vive pour que le doute ne soit plus permis, les virtualités essentielles du règne humain, aspire à les réaliser, se sépare graduellement d'une carapace protectrice et gênante et s'expose ainsi momentanément à une infériorité dont bien peu d'humains ont le noble courage.

L'homme supérieur, celui qui répudie les moyens d'attaque et de défense propres à l'animal, est d'autant plus complètement à la merci de ses congénères que son humanité consciente est plus parfaitement réalisée. Et ceux-ci ont à lui opposer des moyens matériels de destruction incomparablement supérieurs à ceux de l'animal. D'où l'on pourrait conclure que, chez l'animal, les contingences naturelles de l'évolution sont favorables au progrès de la race, comparativement au règne humain où elles lui seraient contraires. Mais ce serait méconnaître la puissance illimitée du facteur nouveau, de cette ossature interne, invisible, qui fait la force du type humain achevé : l'esprit conscient.

Nous avons cru pouvoir résumer le sens de l'activité végétale dans ces trois mots : « multiplication de l'espèce ». De même la signification de l'activité animale est résumée dans la formule de la « con-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

servation de l'espèce ». Il est plus difficile de donner la formule du règne humain parce que chacun de nous est un échantillon de ce règne, et que ces échantillons sont peut-être aussi différents les uns des autres que la punaise est différente du cheval. La formule la plus objective ne sera pas — nous semble-t-il, si toutefois il nous est possible d'échapper à la pétition de principe — celle à laquelle souscriraient le plus grand nombre des humains, mais celle qui indiquera avec le maximum de vérité et de précision l'orientation du type humain fictif le plus différencié. Or cette orientation ne peut pas nous apparaître dans son objectivité par la seule observation des hommes et de nous-mêmes ; il était indispensable d'y associer l'observation de l'animal et de la plante. Cette observation, bien que très sommaire, nous a conduit à constater une diminution croissante de la subordination des individus aux nécessités créées par les contingences extérieures. Nous avons vu qu'à un déterminisme rigoureux se substituait une apparence de liberté, et que cette liberté n'était autre chose que le choix des actions, déterminé par une intelligence instinctive des contingences extérieures et des forces de l'individu. Collaborateur d'abord inconscient, quoique actif, de sa destinée, l'individu paraît être appelé à en devenir ensuite le collaborateur conscient. Dès lors la synidèse substitue à l'évolution, tout court, ce que M. Bergson appelle « l'évolution raisonnable », et l'esprit « dégage l'individu du

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rythme de la nécessité ». (1) Le type humain idéal est ainsi projeté devant nos regards et la formule de sa vie paraît devoir être la suivante : *l'humain tend au perfectionnement de l'espèce* dans le sens d'une *spiritualisation* toujours plus complète, c'est-à-dire d'une libération de plus en plus grande à l'égard de toutes les contingences matérielles par le moyen d'une conformité plus fidèle aux lois de l'Esprit.

Le moraliste et le sociologue parlent volontiers de l'homme comme s'il n'en existait qu'un seul type, ou des couches sociales, comme si ces couches étaient psychologiquement homogènes ; la morale et la sociologie édifient donc souvent leurs systèmes sur des bases plus irréelles que le nuage léger tendu sur la montagne.

L'anthropologie nous dit ce qui est, ce qui tombe sous les sens, ce qui se mesure, ce qui se voit ; elle connaît des peaux de nuances diverses, des crânes étroits et des crânes larges, des gnathismes différents ; il ne lui est pas interdit de tirer de l'observation des signes extérieurs des conclusions sur les caractères des humains qu'elle étudie. Mais son rôle scientifique, comme celui de tout biologiste, se borne à constater.

L'éducateur doit se placer à un point de vue différent. Il est indispensable qu'il connaisse ce qui est ; les éducateurs de demain apprendront tous la

(1) Bergson, *Matière et Mémoire*, pp. 205 et 254.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

biologie, et l'anthropologie en particulier. Mais ce qui est n'est pas nécessairement ce qui pourrait être, ni ce qui devrait être. L'éducateur doit discerner parmi les hommes les variétés les plus parfaites ; il doit dégager de leur observation la loi du devenir humain ; il doit avoir la vision de ce qui sera, conformément aux lois biologiques et psycho-biologiques, parce que sa profession même l'oblige à collaborer à chaque instant avec la vie dans ses manifestations les plus diverses, afin de réaliser les formes supérieures. C'est cette obligation, extrêmement lourde, mais inéluctable, qui nous a conduit à la recherche de la formule du devenir humain.

Si cette formule contient quelque parcelle de vérité objective, elle aurait pour effet de disperser les humains à nous connus, ceux d'hier, comme ceux d'aujourd'hui, sur une si longue échelle que, réellement, nous pouvons parler d'un règne humain. Tout au haut de cette échelle, il faudrait ranger les hommes chez lesquels la synidèse a déterminé des sentiments, des pensées et des actes dont la généralisation constituerait le progrès normal de l'espèce ; tout au bas, nous trouverions ceux qui n'ont d'humain que la forme extérieure et qui sont dépourvus de synidèse au point de rappeler, par leur vie, les méthodes de l'animal ou même de la plante.

Le haut et le bas de cette échelle ne correspondent pas du tout avec ce que l'on appelle commu-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nément « les civilisés » et « les sauvages », pas plus qu'avec ce que nous croyons être la supériorité des « modernes » sur « les anciens ». A cet égard, nos informations sont trop vagues pour permettre aucune opinion. Les « sauvages », que les conquérants européens massacrèrent avec une si féroce inhumanité au XVIe siècle dans les deux Amériques, paraissent avoir été très supérieurs à leurs vainqueurs. Étaient-ils pour cela plus voisins de la synidèse ? Les Gaulois de Vercingétorix suggèrent les mêmes réflexions.

Par contre, les contemporains, ou ceux dont l'histoire nous est connue avec assez de précision, se rangent sur cette échelle à des niveaux imprévus. Si nous considérons, par exemple, le peuple chinois, nous constatons chez lui une « sagesse » qui correspond exactement à notre formule du règne animal ; préoccupation essentielle : celle de la conservation de l'espèce au moyen d'une prolification suffisante pour neutraliser les effets de la loi du nombre. Mengtsé a enseigné(1) : « Trois choses sont indignes d'un fils; la plus indigne, c'est de manquer de postérité ». « A vingt ans, toutes les Chinoises, à l'exception des prostituées, sont épouses et tous les Chinois de vingt-six ans sont mariés. Les familles sont nombreuses et le pays gémit sous

(1) Cette citation et les suivantes sont tirées de l'ouvrage si fortement documenté du professeur E.-A. Ross : *La Chine qui vient*. Paris, 1914.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le poids des habitants; aussi la mortalité est-elle énorme chez les enfants. Le docteur Maccartney, de Chung-King, estime, au bout de vingt ans de pratique médicale, que 75 à 80 % des enfants, nés dans la région, meurent avant la fin de leur deuxième année. Les statistiques de Hong-Kong, pour l'année 1909, montrent que 87 enfants sur 100 meurent avant d'avoir un an. » Et l'auteur de l'ouvrage auquel nous empruntons ces détails conclut : « La surpopulation ne rend pas seulement la vie des adultes misérable et douloureuse, elle l'abrège en moyenne d'une quinzaine d'années. Les habitants sont, par endroits, si nombreux que la terre en est positivement souillée. Ils empoisonnent le sol, l'eau, l'air; ils empoisonnent les moissons qui lèvent. Et il en est peu à qui ait été épargnée l'infâme chasse à la nourriture. Voilà donc un peuple incontestablement civilisé, pacifique, laborieux, poli, qui vénère les parents, respecte la foi donnée et les droits d'autrui et qui mène une existence lugubre et malpropre parce qu'il concentre tout son effort à augmenter la population. » Nous voyons, par cet exemple, à quoi peut aboutir l'humain trop rigoureusement conservateur, qui met au service de l'instinct animal certaines facultés supérieures de l'homme, l'intelligence, la parole, la mémoire; il fait figure d'homme, mais sa vie est plus misérable que celle d'aucune espèce animale; ce sont plusieurs millions d'individus anthropomorphes qui, appartenant anatomiquement au règne humain,

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sont cependant sur un plan qui est au niveau du règne animal.

D'autres humains se rangent encore à un plan inférieur. Ce sont ceux qui ne conçoivent la vie que sous la forme d'une concurrence et qui ne mesurent le succès que par le nombre des concurrents vaincus. L'Indien tirant gloire des chevelures qui pendent à sa ceinture; le nègre arborant à l'entrée de sa hutte les têtes de ses ennemis; le Romain Caton terminant chacun de ses discours par ces mots : *« Ceterum censeo Carthaginem esse delendam »;* le Germain maculé de sang belge ou français, le Germain faisant chanter en guise de bénédiction à ses douze marmots assemblés autour de la platée de pommes de terre le *Deutschland über alles;* les impérialistes de tout genre et de toute nation sont tous, en regard de l'Humanité telle que nous l'avons entrevue, à proprement parler des monstruosités, puisque, sous forme humaine, ils obéissent, non pas même aux lois animales, mais aux lois de la plante : multiplication par la destruction, et qu'ils mettent au service de cette destruction les nobles instruments de l'esprit; ce qui fait que nulle part, dans le monde des êtres organisés, aucune destruction d'un être vivant par un autre n'atteint à ce degré de perfection ni de stupide inutilité.

Nous avons essayé de montrer que l'apparition de la synidèse, ce sens de l'homme obéissant aux

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lois de l'esprit, que l'apparition de ce sens nouveau avait sa place naturelle au terme de l'évolution biologique, dans la mesure où celle-ci nous est connue. Or il faut ajouter que ce sens est commun à la grande majorité des hommes, car ceux-ci condamnent comme des êtres tout à fait inférieurs ceux qui se vanteraient d'en être dépourvus. Mais nous sommes obligés de constater enfin que cette majorité des humains est encore hypo-synède, c'est-à-dire que la synidèse n'est pas arrivée encore à un degré suffisant de clarté pour déterminer une orientation rigoureuse de la vie. On pourrait dire que l'hypo-synidèse fait actuellement obstacle à un retour de l'humain vers des types inférieurs ; en effet, l'évolution régressive nous guette à toute heure; car l'immobilité nous est interdite, et qui ne progresse pas recule. La synidèse, en transposant dans le domaine de l'Esprit l'énergie vitale de l'espèce, serait — elle sera peut-être demain — une force active, créatrice, la génératrice de l'espèce humaine enfin nettement différenciée d'avec la plante et d'avec la « beste ».

Tant que la synidèse ne sera pas devenue la faculté dominante et spécifique de l'espèce, celle-ci continuera à engendrer selon la loi du nombre, c'est-à-dire que la multitude des êtres procréés n'aura de valeur que parce qu'elle multipliera les occasions de contingences favorables à l'apparition et à l'établissement du type humain mieux différencié. Tout être humain qui ne s'est pas élevé

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au plan de la synidèse a donc été, individuellement, une non-valeur ; son existence a été *l'occasion* d'une réalisation de l'espèce et cette occasion a été manquée. Si cet être a procréé, matériellement, sa vie n'est pas entièrement perdue puisqu'elle est devenue la source d'occasions nouvelles. Cet être peut encore avoir joué un rôle utile par l'erreur même de sa destinée, servant d'avertissement pour d'autres individus ; mais ce n'est encore là qu'une contingence. Seul l'être humain qui s'est élevé au plan de la synidèse est devenu, individuellement, une valeur d'humanité.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

III

Orientation

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Si maintenant, partant de ces principes, on nous demande de formuler les idées directrices que l'éducateur pourrait en tirer, on ne s'étonnera pas de ne pas rencontrer les têtes de chapitres qui figurent à la table des matières de la plupart des ouvrages de pédagogie; nous n'apporterons pas notre petite dissertation sur les fameuses questions : la question du baccalauréat, la question du latin et du grec, la question du banc scolaire, la question de l'éducation, la question de l'hygiène dentaire à l'école, la question des devoirs, la question de savoir « pourquoi tant d'élèves sont incapables de réflexion, d'initiative, de jugement et ne savent pas se conduire dans la vie »... et autres questions dont on remplirait bien des pages.

Quel que soit notre respect pour la gravité de ces questions, il nous semble qu'elles se subordonnent automatiquement à un problème plus grave

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

encore, celui de nos enfants considérés comme des candidats à l'Humanité.

Chaque enfant qui vient au monde doit appartenir à nos yeux à cette race humaine dont la formule, dont la loi, dont la raison d'être est le perfectionnement de l'espèce. Il faut que chacun d'eux atteigne au maximum de perfection dont il est susceptible dans l'adaptation de son être et de sa vie à la loi de la vie humaine. Or, nous savons que cette loi, c'est *la loi de l'esprit.*

Dans la mesure où le professeur se sent responsable envers son élève de l'échec ou de la réussite au baccalauréat, dans cette mesure l'éducateur est responsable de la réponse que l'adulte donnera plus tard à cette question : qu'as-tu fait, que fais-tu de ta vie ?

La voici donc, la question capitale : quelle attitude prendre auprès de l'enfant ? Comment travailler avec lui de manière à le préparer à ce suprême examen ? Car si nous croyons fermement qu'une valeur d'humanité est en lui, nous savons que cette valeur est une pauvre petite chose précaire et qui ne pourra grandir que lentement, dans une continuelle insécurité. La tâche, je ne dis pas la tâche essentielle, je dis la tâche unique de l'éducateur, c'est de préparer, *d'exercer l'enfant à la lutte pour la vie de l'esprit.*

Ils sont plus habiles que nous, ceux qui peuvent dire à l'enfant : Passez vos examens d'abord, vous apprendrez à vivre après ; vous avez tout le temps.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Nous trouvons, nous, que le temps est court. Il nous semble que c'est pendant les années de plasticité morale qu'il faut se hâter d'apprendre la vie et nous disons : Apprenez à vivre tout d'abord, et vous passerez vos examens, non après, mais simultanément, par surcroît et presque sans effort.

Le but même de la vie, voilà ce que le professeur, pas plus que l'éducateur, n'a le droit de perdre de vue un seul instant, tandis que son attention s'applique à toutes les questions secondaires ; — et certes il y a des questions secondaires qui sont importantes ; — mais nous ne pouvons nous donner utilement tout entiers à chaque petit devoir que si celui-ci prend place et rang dans l'effort pour atteindre à ce but.

Cet effort, ce but, cette vie — pour être plus clair — à quoi les comparerai-je ? A un fleuve chargé de toutes sortes de matières qui font son eau trouble, inutilisable, et dont il faudrait retrouver la source transparente et fraîche. L'enfant vient au monde tout chargé d'hérédités animales qui sont toutes ces matières, que roule avec lui le flot de sa vie. Mais la substance même de ce flot, de cette vie, c'est l'esprit, dont on ne sait pas d'où il vient, mais que l'on sait limpide, à sa source. Et notre existence ici-bas serait comme une lente ascension pour nous rapprocher de cette source, pour épurer notre vie de toutes ces matières, jusqu'à ce que transparaisse en nous la limpidité de l'Esprit.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce n'est là qu'une comparaison; ne nous y attardons pas.

Percevoir le but réel de tous nos efforts, de manière à reconnaître toujours que les buts secondaires immédiats ne sont que des moyens, voilà qui est bien; mais en présence de l'enfant, qu'allons-nous faire?

Au début, nous serons à côté de lui, attentifs et bienveillants, libres de tout programme, de tout préjugé; libres aussi de toute hâte à le faire profiter de notre expérience, à l'enrichir de notre science, à « débiter notre marchandise » comme dirait Montaigne. Car nous avons besoin de le connaître, non dans son intérêt seulement, mais dans l'intérêt d'une bonne économie de nos efforts. C'est perdre ses paroles et sa peine de ne pas savoir à qui l'on parle, avec qui l'on agit.

Si l'enfant dont nous avons la charge est normal, il sera actif et il sera curieux. S'il demeure passif, s'il est rêveur, si son corps ne réclame pas du mouvement, si son esprit n'est pas curieux, s'il n'invente ni n'observe, c'est qu'il n'est pas normal. Or il faut peu de chose pour détruire cet équilibre que nous appelons l'état normal d'un enfant. Tout le monde sait qu'une mauvaise santé physique peut rompre cet équilibre; ce que l'on sait moins, c'est qu'une erreur d'éducation peut être bien plus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

redoutable, à cet égard, que la plus dangereuse des maladies. L'exemple que je vais raconter est plus qu'un exemple ; il se répète si constamment que l'on peut y chercher l'expression d'une loi.

Il m'est arrivé d'avoir ensemble deux élèves qui ont fait parallèlement, mais en sens inverse, le même chemin. Tous les deux étaient âgés de douze ans environ. Le premier, très vivant, de santé parfaite, sauf un peu trop de sensibilité nerveuse, faisait notre joie par la variété et l'intelligence de ses questions, aussi bien que par son ardeur à tout travail. Et puis, un conflit étant survenu entre ses parents, il se trouva que chacun d'eux voulut conquérir contre l'autre les faveurs de leur fils. Aussitôt toute discipline fut abolie, parce que celui-ci affirmait que ce que l'un lui refusait, il l'obtiendrait de l'autre. Ce malheureux garçon devint ainsi, en quelques mois, un enfant gâté, au sens le plus tragique de ce terme. Et tandis que s'opérait cette déchéance, nous avons pu constater, de semaine en semaine, une diminution de la vitalité intellectuelle, une diminution de la curiosité et même de l'activité physique. D'élève intelligent qu'il était, cet enfant est devenu un élève stupide et borné, en dépit de tous nos efforts. Et parallèlement, l'autre garçon qui avait été malade pendant beaucoup d'années ne trouvait pas en lui les forces nécessaires au travail intellectuel imposé par l'école. Nous nous sommes efforcés tout d'abord de lui faire une santé physique, puis de créer en lui, et

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'assouplir, un commencement de volonté, de lui donner quelques notions de persévérance ; et lorsque ces premiers éléments encore purement physiologiques ont été acquis, nous avons eu la joie de voir s'éveiller spontanément une curiosité tout à fait insoupçonnée, une inquiétude de comprendre avec exactitude, une bonne volonté, puis une activité qui étonnait cet enfant lui-même. Il se trouva ainsi qu'à la fin de l'année les rôles furent renversés : celui qui, dans les leçons, avait été le boute-en-train de l'effort intellectuel en était devenu le sabot, et celui qui disait toujours : « A quoi bon ! » avait un appétit insatiable de science et de travail.

Si un enfant est inactif, disais-je, il faudra à tout prix ranimer par l'exemple, par l'association de cet enfant avec d'autres plus vivants, par un effort de suggestion, sa curiosité engourdie ; puis son besoin normal d'activité étant constaté, il suffit de l'observer et de s'y intéresser en rangeant notre curiosité parallèle et amie à côté de celle de l'élève. Il n'est pas nécessaire pour cela de faire l'ignorant, mais, je le répète, il est indispensable de ne pas faire l'érudit, et encore moins le pédagogue en mal d'enseignement.

La curiosité est l'une des qualités les plus précieuses, les plus constantes de l'enfant. J'imagine qu'elle sera plus diverse, d'un rayonnement plus large, plus pénétrant, dans un milieu favorable.

Actifs et curieux, les enfants le sont tous, d'abord physiquement, au hasard, touchant à tout, faisant

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en tout et partout l'épreuve de la résistance, de la souplesse, de l'endurance, en un mot des aptitudes de leurs muscles, en même temps qu'ils constatent les propriétés apparentes des corps. Que veulent-ils ? Ils veulent se connaître dans leurs rapports avec le monde qui les entoure.

C'est là, pour eux, une raison excellente de désobéir à leurs parents, comme les petits canards qui se jettent à l'eau désobéissent à la mère-poule. En dépit de notre prudence trop inquiète, ils veulent se piquer, ils veulent se brûler, ils veulent sentir, toucher, contrôler, éprouver la douleur, voir couler un peu de sang, savoir aussi ce qu'il y a dans leur propre corps.

L'enfant de deux ans et demi — appelons-le Pierre — qui dit à sa mère :

— Maman, il y a de la viande dans les cochons, n'est-ce pas? a fait une découverte. Et il continue :

— Et il y a du sang sous la peau ?

— Oui.

— Alors, comment tu as mis le sang sous ma peau? M'as-tu déchiré, et puis tu as versé le sang?

Cette période d'active curiosité et par conséquent de découvertes est l'une des plus exquises de la vie de l'enfant, lorsque ces découvertes nous sont révélées dans leur langage riche d'imprévu. A l'âge de trois ans, Pierre met peu de hâte à se chausser; il n'a enfilé encore qu'une bottine et son père lui demande :

— N'as-tu pas fini ?

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— C'est sûr que j'ai pas fini ; j'ai deux pieds moi, je suis pas une roue !

Jusqu'à cinq, six ou sept ans, les observations de l'enfant sur le monde extérieur demeurent sporadiques. Puis il commence à généraliser. A six ans, Pierre a reçu pour ses étrennes une boîte d'outils ; il plante un clou et dit :

— C'est drôle les clous ! C'est le contraire des hommes : à mesure qu'ils avancent ils deviennent plus petits; tandis que les hommes, à mesure qu'ils avancent, ils deviennent plus grands.

Mais ce n'est pas seulement le monde physique qui intéresse le petit enfant. Très jeune, il mesure ses forces morales et les exerce. Pierre, qui a quatre ans, est devenu l'heureux propriétaire d'une boîte de caramels ; il s'est régalé et ne doit pas en manger davantage. Son père porte la boîte jusqu'au buffet de la salle à manger et la pose sur un rayon ; l'enfant le suit, étend le bras et constate qu'il n'atteint pas à ce rayon ; puis il conclut :

— C'est bien, je ne peux pas l'attraper !

Vers la même époque, il a rencontré dans sa promenade une fontaine, et auprès un petit bâton blanc, qui le ravit et dont il s'amuse longuement. Au moment de repartir, il pose le bâton à terre. Son père lui demande :

— Ne veux-tu pas prendre ce joli bâton pour t'amuser en route ?

— Non, il faut le laisser là pour les autres petits garçons !

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A l'âge de sept ans, il aboutit à des généralisations morales imprévues; il demande un jour :

— Est-ce que, dans cent ans, ce sera défendu d'avoir des domestiques, comme maintenant c'est défendu d'avoir des esclaves?

Ces exemples, qu'il ne serait pas difficile de multiplier, caractérisent, nous semble-t-il, la nature des curiosités enfantines, et en soulignent les étapes les plus intéressantes. Ce sont comme des jalons qui nous donnent l'impression d'une évolution rectiligne. La réalité est toute autre. Ces jalons enfermeraient quatre années environ; pendant ces années, que de détours et de palinodies, — par conséquent, que de lenteurs à conquérir les réponses à toutes les questions que pose incessamment la vigilante curiosité de l'enfant!

Que fait l'éducateur pendant ce temps? Il sait qu'il est trop tôt pour instruire l'enfant selon nos pesantes méthodes d'adultes; il sait que pareille à la pruine de certains fruits, cette curiosité s'effacerait si l'on y touchait d'une main peu discrète. Il sera tout simplement, auprès de l'enfant, celui qui écoute et qui s'intéresse à la question posée; il deviendra à ses yeux celui qui sait et qui veut, inlassablement, répondre à ces questions.

S'il n'a pas été cela, s'il a ignoré cette lenteur à acquérir des notions qui nous paraissent élémentaires, alors l'enfant franchit l'âge où il pouvait, sans être ridicule, poser toutes les questions; il ne les pose plus, et son ignorance demeure.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il me revient à l'esprit l'étonnement d'un garçonnet de quatre ans qui, s'étant attardé avec sa mère, chez des amis, en hiver, se trouve, pour la première fois, obligé de rentrer de nuit à la maison. Devant la porte ouverte, il voit une muraille d'obscurité et s'écrie : « Maman, est-ce qu'on pourra traverser la nuit ? »

La réponse que l'on a donnée à une question de ce genre, et la manière dont on l'a donnée, c'est là ce qui importe. La lenteur avec laquelle l'enfant acquiert des notions objectives oblige l'adulte à une longue patience et aussi à une intelligence particulière de ce phénomène de l'interrogation enfantine. Car il y a dans sa bouche les questions fécondes, et les questions creuses qui ne sont que bruit et remuement des muscles de la langue. Cette intelligence et cette patience font défaut quelquefois aux parents et aux professeurs ; c'est ainsi que certains élèves de dix, de douze, de quatorze ans, qui sont des enfants d'intelligence normale, voire de bons élèves de lycée, révèlent des ignorances effarantes. L'un d'eux (douze ans) un Parisien de la rive gauche, bon élève, ayant répondu à je ne sais quoi d'une manière qui me surprenait, je lui demande :

— Pourquoi la Seine coule-t-elle ?

— Parce que le vent la pousse.

Un autre, du même âge, dans une autre occasion, s'obstine : « S'il y a quelqu'un de l'autre côté du monde ? Bien sûr qu'il n'y a personne. On tomberait ! »

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un troisième (onze ans et demi), qui a appris l'histoire antique de l'Orient, affirme que, si son oncle était allé en Grèce, il aurait bien pu rencontrer Thémistocle. Il est convaincu qu'il n'y avait pas d'hommes sur la terre avant Jésus-Christ.

Un quatrième (douze ans), qui vient d'admirer le fait que lorsque je pince entre deux doigts l'extrémité d'un tuyau de caoutchouc rempli d'eau et que j'élève l'une des mains au-dessus de l'autre, je puis laisser sortir à l'extrémité inférieure un jet relativement élevé, conclut : « C'est pour ça que lorsqu'un ruisseau descend d'une très haute montagne, il peut remonter sur les collines pour passer de l'autre côté. »

Normalement l'enfant cherche à comprendre, et s'il dit une énormité il n'est pas nécessairement un imbécile... Irai-je jusqu'au bout de ma pensée ? S'il dit une énormité, il y a un imbécile quelque part, mais ce n'est pas lui. Ceux qui ont suivi l'évolution de petits enfants dès leur naissance ont été frappés de la pertinence de la logique enfantine ; leur science est inexacte parce que leurs données sont incomplètes, mais leurs raisonnements sont logiques jusqu'au jour où quelque pédant se mêle de les instruire.

J'ai connu un bambin qui, dès l'âge de trois ans, découvrit toute l'arithmétique ; à cinq ans, il trouvait les nombres négatifs et disait à son père : « N'est-ce pas, papa, que 1.000 en dessous et 40 ça fait 960 en dessous ? »

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— Sans doute. Et comment as-tu trouvé cela ?

— Mais 1.000 en dessous et 10, ça fait 990, et 10, 980, et 10, 970, et 10, 960 en dessous.

Envoyé à l'école enfantine, il dut apprendre à compter sur ses doigts, et pendant quelques semaines son effort spontané fut paralysé ; il s'en plaignait lui-même en disant : « Mes doigts ne savent pas compter. » Ses recherches reprirent lorsque ses parents l'eurent retiré de l'école.

Cet enfant-là est particulièrement doué. Un autre le sera moins. Et pourtant, livré à lui-même, il ne dira rien qui ne soit strictement logique, tant que nous n'aurons pas déconcerté sa pensée par des notions, justes peut-être, mais que l'enfant ne comprend pas, parce qu'elles sont au-dessus de son intelligence ou parce qu'on n'a pas pris la peine de les lui expliquer ; qu'il respecte néanmoins et qu'il veut utiliser avant de savoir où les mettre ni comment s'en servir. Un exemple me fera comprendre : il m'est arrivé bien souvent de voir entre les mains de mes petits élèves un appareil photographique tout neuf que, prématurément, on leur avait donné. Et alors la question de la position du soleil soulevait d'insolubles problèmes. Ainsi, lors d'un petit voyage, nous découvrons que de la chambre de l'auberge où nous étions descendus, il y avait une vue très belle, très ensoleillée, sur le château voisin. Je dis à mon jeune compagnon : « Voici un joli cliché à prendre. » Il me regarde étonné et finalement s'explique : « Ce n'est pas possible...

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans une chambre on n'a pas le soleil derrière soi. » Et un autre à qui ses parents avaient dit également : « Pour prendre un instantané, il faut que tu aies le soleil derrière toi », me demande un jour : « Est-ce que je pourrais aussi photographier le soleil lui-même ?

— Certainement.

— Alors, il faudra que je demande qu'on m'achète un pied pour pouvoir faire une pose.

— Que veux-tu dire ?

— Mais oui, puisqu'alors j'aurai le soleil devant moi.

Volontiers nous eussions traité cet enfant d'idiot. Mais est-ce sa faute si la place du soleil par rapport au photographe lui a été enseignée comme un dogme, par conséquent comme un mystère ; car pour beaucoup d'enfants, l'inexpliqué c'est l'inexplicable devant lequel s'efface l'intelligence.

Ainsi l'adulte, par son insouciance, par sa maladresse, par ses impatiences, décourage la curiosité de l'enfant ; il obnubile son intelligence. Au milieu des contingences variées, il se range alors parmi celles qui sont défavorables, il est un facteur de ralentissement. Admettons toutefois que ce soit là l'exception, et revenons à l'évolution naturelle, hors de toute intrusion de la sottise humaine.

L'enfant, avons-nous dit, observe ; il écoute, il raisonne, il réfléchit ; il exerce son corps et son intelligence. Auprès de lui, attentifs et bienveillants, nous avons constaté son activité.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Et nous constatons sa lenteur.

En effet, le monde extérieur fait irruption sur ses sens sans ordre ni mesure. Les phénomènes qui étonnent ses organes ne sont pas gradués comme le seraient les expériences de laboratoire préparées par un professeur de physique, de chimie, de botanique, de zoologie. S'il était un petit animal, en quelques jours, en quelques semaines, il aurait discerné, dans la cohue de ces phénomènes, ceux qui ont pour lui un caractère d'utilité ou de nuisance, et son attention se bornerait probablement à ceux-là. Mais l'enfant des hommes a une toute autre destinée ; ce n'est pas un principe immédiatement utilitaire qui détermine et alimente sa curiosité ; ou plutôt l'utilité de son effort est une utilité prospective, d'une réalisation extrêmement lointaine. Le prochronisme de la curiosité enfantine satisfait d'avance l'une des conditions du travail de l'adulte ; il accumule sans trêve ni délai les matériaux qui permettront les généralisations. Incapable de pensée, l'enfant prépare la pensée.

Est-ce là un aspect nouveau de ce phénomène constant de l'organe précédant la fonction ? La pensée, à son tour, ne trouvera sa signification et sa raison d'être que comme instrument de la synidèse.

La tâche qui incombe à l'enfance est donc immense. A vrai dire elle est démesurée, si elle est privée de tout secours conscient, si elle est abandonnée au hasard des contingences. En effet, nous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'attendons pas de nos enfants qu'ils découvrent par eux-mêmes toutes les vérités que l'humanité a lentement conquises. Mais l'erreur que nous commettons, c'est de n'être pas beaucoup plus conscients que l'enfant lui-même de la signification de sa curiosité. Notre collaboration, le secours que nous lui apportons, c'est le secours d'aveugles adultes à des aveugles plus jeunes. Au lieu de rester avec lui là où il est de par sa naissance, au plan humain, nous le rabaissons presque au niveau de l'animal en donnant, de très bonne heure, à sa curiosité, une signification utilitaire; l'école répond d'abord à cette curiosité; mais, très vite, elle la dénature. Et souvent elle la supprime. De ce qui n'était qu'un moyen, selon la biologie, elle fait un but et une fin. De la curiosité illimitée de l'enfant elle fait une curiosité bornée. Elle enferme l'imagination enfantine dans le préau de l'école; elle lui interdit l'horizon.

C'est ainsi que dénaturant le sens de la vie humaine, elle rabaisse celle-ci à un plan qui n'est pas le plan de la vie animale, qui n'est rien du tout, qu'un état transitoire où il serait grand temps de ne pas nous attarder davantage.

La tâche qui incombe à l'éducateur, s'il veut aider à l'enfant d'une manière efficace, est de connaître non seulement le sens biologique de la curiosité enfantine, en général, mais la signification, la nature, la valeur de cette curiosité chez chaque enfant, en particulier. Inconsciente de son but,

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette curiosité se dépense en efforts incohérents qui aboutiront peut-être au découragement. L'éducateur doit être la conscience de cette curiosité, et donner à ces efforts une direction.

Soumise aux seules contingences naturelles, cette curiosité se disperse, comme la graine qui tombe au hasard. L'éducateur doit recueillir cette graine et préparer le terrain qui la rendra féconde. Servie par des sens qui révèlent les seules apparences, cette curiosité court le risque de se repaître d'erreur. L'éducateur doit la rendre objective. En un mot, cette curiosité n'est pas libre ; elle est une force, mais une force aveugle. L'œuvre de l'éducation sera de la libérer, et, en l'éclairant, de l'orienter vers ses fins naturelles.

Or, ces fins naturelles, nous croyons l'avoir montré au chapitre précédent, ce n'est pas, comme chez l'animal, la conservation de l'espèce, mais le perfectionnement de l'espèce. C'est cette différence essentielle entre l'animal et l'homme qui nous explique pourquoi la curiosité et l'intérêt demeurent limités chez l'un, tandis que chez l'autre ils sont universels. C'est elle qui, seule, nous paraît expliquer le « divorce anormal » entre ce que les psychologues appellent « l'intérêt psychologique » qui peut être un intérêt ou une curiosité factice et nuisible, et « l'intérêt biologique ».

C'est donc cet intérêt biologique que l'éducateur doit pressentir dans le dédale de la curiosité enfantine, afin d'éviter qu'elle ne demeure stérile ou

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'elle ne s'épuise dans une lenteur exagérée. Dès lors, la tentation à laquelle il aura quelque peine à ne pas céder sera d'organiser de très bonne heure un programme d'études. Que faire en effet d'un enfant entre huit et dix-huit ans — si les circonstances le permettent — que de consacrer ces dix années, et plus, à l'étude ? C'est là ce que nous faisons tous, depuis de nombreuses générations ; et l'humanité ne s'en trouve ni meilleure, ni plus heureuse. La faillite du système devrait donc paraître évidente.

C'est que nous avons abusé d'une chose qu'il fallait respecter : la vie propre de l'enfant. Sa curiosité, c'est comme si nous l'avions utilisée pour l'attirer à l'école ; et là, il est devenu notre prisonnier, la proie de notre érudition ; nous l'avons cloué sur un banc et nous avons paralysé son intelligence dans le filet de nos programmes. Qui n'a pas remarqué, après quelques semaines ou quelques mois d'école, l'extinction de cette curiosité enfantine dont la flamme jaillissait auparavant, vive, spontanée, imprévue ?

Cela doit changer. L'enfant ne nous appartient pas. Il faut qu'il demeure le maître du programme de ses efforts et de ses études. Sa curiosité évolue, bien entendu. Aucun manuel de pédagogie ne nous dit encore comment elle évolue. Il y a là une étude urgente à faire et dont nous ne possédons que des fragments, sous forme de recherches sporadiques.

J'imagine que sa curiosité, après avoir erré au

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hasard, s'attache d'abord à tout ce qui remue, à tout ce qui vit ou paraît vivre. Car pour l'enfant, le mouvement, c'est la vie. Peut-être sera-ce le moment de lui enseigner tout ce qu'il est désireux d'apprendre sur ce protée qu'est l'eau : géographie, météorologie, physique ; et sur ce prodige qu'est le monde animal : zoologie. Peut-être cette même curiosité percevra-t-elle encore le mouvement végétal, plus lent ; la botanique viendrait alors compléter notre programme.

Simultanément, l'exemple de notre parole, de nos notes, de nos dessins, seront une initiation à l'étude du calcul, du langage et des graphismes, sans que ceux-ci éveillent encore une curiosité spontanée.

J'imagine qu'un peu plus tard la curiosité de l'enfant deviendra plus active ; il y mêlera sa personnalité ; il voudra intervenir dans le phénomène. Après avoir constaté le mouvement et la matière, il voudra mettre lui-même la matière en mouvement ou tout au moins la disposer à son gré. Ce qui répondra alors à sa curiosité, c'est la mécanique, la physique, la chimie.

Pourquoi ne pas les lui enseigner ? Ces choses-là sont-elles plus difficiles pour un enfant de douze ans que la syntaxe latine ou l'histoire de la papauté ? Est-ce donc une si grande infériorité de sa part de s'intéresser à ces choses ? Le terme lointain vers lequel il tend est la synidèse, c'est-à-dire la conscience parfaite de l'empire souverain de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'Homme-esprit sur la matière. Et déjà le voilà qui veut pétrir et dominer la matière en la façonnant à sa guise. Il faut donc qu'il en connaisse la nature et les lois.

L'étude des sciences et des mathématiques a en outre l'immense avantage de laisser libre le développement de l'individualité. Dans une de ses pénétrantes études sur Blaise Pascal, Vinet formulait déjà la même pensée : « L'application exclusive de Pascal aux mathématiques et à la physique pendant sa jeunesse fut pour lui la sauvegarde de l'individualité. Ces sciences, je le crois, l'exercent peu, mais elles ne la compromettent pas ; les sciences d'une autre sorte, la littérature, par exemple, l'excitent, la développent, mais la menacent, parce que, faisant sortir de sa retraite l'homme intérieur, elles le mettent davantage en contact avec la vie de tous, et l'obligent à recevoir d'eux peut-être plus qu'il n'en doit recevoir ».

Le programme d'études issu de la curiosité de l'enfant, le rayonnement spontané des intérêts de l'adolescent, iront s'élargissant d'eux-mêmes. Ils ne seront pas pareils pour chaque enfant. Les langues, l'histoire, la philosophie, tout ce que l'on apprend dans les écoles trouvera sa place en temps et lieu. Mais il faudra nous garder de toute impatience, de tout préjugé, et avoir confiance.

Il faudra que nous sachions maintenir le contact entre l'étude, quelle qu'elle soit, et la vie ; et cela jusqu'au jour où la réalité de ce contact sera deve-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nue un postulat. Car toute science est dangereuse qui n'est pas au service de la vie, c'est-à-dire de l'esprit.

Nous avons entrevu comment ce rôle d'auxiliaires nous amenait tout d'abord à supprimer les causes de cette lenteur excessive à laquelle serait condamné l'enfant si nous l'abandonnions à lui-même. Ce ne sera pas sortir de ce rôle que d'ajouter aux efforts d'organisation et d'orientation dont nous venons de parler celui de la discipline.

Si vive que soit la curiosité enfantine, elle est parfois à courte vue. Si impérieuse qu'elle soit au moment où elle s'exprime, elle n'est pas nécessairement persévérante. Issu d'un passé où domine la loi du nombre et des contingences, l'enfant est rarement capable d'échapper tout seul à leur tyrannie. Ces facultés admirables qui sont en lui, ce désir de connaître et de comprendre, ce besoin de communier avec la vie des plantes et des animaux, d'intervenir dans leur activité, soit par curiosité pure, soit avec bienveillance, soit dans un esprit de domination, cette obscure mais puissante solidarité qui émeut l'enfant en présence de tout ce qui vit et qui souffre, tous ces caractères qui le différencient nettement de l'animal sont cependant, je le répète, extrêmement précaires. Nous devons à l'enfant de les entretenir, pour lui, et de les développer. Lorsque nous négligeons ce devoir, l'enfant ne tarde pas à sentir l'inanité des préoccupations artificielles que l'on a substituées à ses aspirations

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

naturelles ; et alors il résiste et se révolte contre toute discipline, ou il devient indifférent, et son existence est pareille à celle d'une épave livrée à tous les courants.

Mais nous savons avec quelle joie profonde il revient à ces aspirations essentielles de son être lorsque la discipline de sa vie est organisée en leur faveur. Cette discipline est bien nécessaire, et c'est ici que l'enfant a besoin de l'adulte pour seconder une évolution dont le caractère biologique nouveau est qu'elle est impossible sans le secours de précurseurs parvenus déjà au plan de la synidèse. En effet, plus encore que les lenteurs, l'absence d'une discipline, qu'il est incapable d'organiser lui-même, compromettrait ses efforts. Aucune de ses curiosités n'est apaisée, aucune des expériences physiques ou psychiques, individuelles ou sociales, qu'il tente, ne peut aboutir hors de toute discipline physique, morale ou intellectuelle. Les exemples que l'on pourrait donner sont aussi nombreux, presque, que les questions même de l'enfant, car il en est peu qui ne nous obligent à exiger de lui une rectification, un élargissement de sa curiosité spontanée. Je prends donc le premier exemple venu :

Voici un petit homme de huit ans que je viens de peser et de mesurer afin d'établir les courbes de son développement physique. Il a assisté à l'opération un certain nombre de fois avec indifférence bien que je prenne mes notes tout haut

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

devant lui. Cette fois-ci son intérêt s'est éveillé, et il demande : Qu'est-ce que ça veut dire : 23 kilos ? Qu'est-ce que c'est que ça, des kilos ?

Lui répondrai-je : C'est une unité de poids ? Ce serait me moquer de lui. Sa question, quelle qu'elle soit, profonde ou superficielle, je dois la prendre au sérieux, et je dois m'appliquer à lui faire saisir tout d'abord la nécessité pratique d'une unité de poids. J'ai cent manières de m'y prendre. J'imaginerai peut-être que nous sommes des gens simples ne possédant pas d'unité de poids et que nous voulons échanger des pommes, que j'aime et que lui n'aime guère, contre des poires, dont il raffole. Je suppose qu'il est venu chez moi pour cela. Je possède une antique balance à larges plateaux, vétuste suffisamment pour que son imagination l'admette dans notre fiction. D'un côté je mets les poires désirées et je lui demande ce qu'il va mettre de l'autre côté pour en mesurer le poids ; j'insiste pour que ce soit quelque chose dont nous disposions partout où nous voudrons utiliser la balance. Il cherche longuement et propose enfin des poignées de sable. C'est bien. Mais quand est venu le tour de peser les pommes, c'est moi qui mets le même nombre de poignées de sable ; et il se trouve que j'ai quatre fois plus de pommes que lui de poires.

Le voilà fixé sur la nécessité d'une unité de poids ; le voilà curieux de savoir laquelle on a choisie, et comment on l'a déterminée. Il faut donc que je lui

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

parle du mètre, de la division du globe terrestre en vingt-quatre tranches d'une heure chacune, de la mensuration de ces tranches, de la division du mètre, de la construction d'un décimètre cube, d'un centimètre cube. Nous en construisons nous-mêmes en carton et en papier ; nous les remplissons d'eau ; nous les pesons, et nous découvrons le gramme et le kilo.

On devine que ces explications lui ont révélé l'existence de problèmes difficiles, beaucoup trop difficiles pour lui, et auxquels, pourtant, il a fallu qu'il prête momentanément toute son attention, afin de percevoir tout au moins intuitivement, les étapes du travail accompli pour aboutir à cette admirable unité de poids qu'est notre gramme.

Il a donc fallu obtenir de lui la volonté de s'intéresser à ces questions imprévues ; réussir à cela, c'est enrichir par la discipline sa curiosité spontanée et en élargir le champ. Grâce à cette discipline, il apprend que, pour le satisfaire, son professeur est obligé, souvent, de répondre d'abord à des questions que lui, l'enfant, ne soupçonnait pas, de provoquer, par conséquent, une curiosité nouvelle, artificielle en apparence, objective et inéluctable en réalité.

Cette expérience répétée lui apprend à sortir de lui-même, à ne pas rapporter toutes choses à l'aune de ses sympatbies, de ses préjugés, de sa compréhension, et ainsi la discipline devient la condition même de ses progrès et de son bonheur.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Car le bonheur de l'enfant ne résulte pas de l'unique satisfaction de ses désirs spontanés, mais, au contraire, de l'enrichissement de sa vie par l'étreinte des phénomènes de la vie.

Peu apparente au dehors, cette discipline sera tout intérieure et dictée, toujours, par la notion des conditions les plus favorables à la tâche entreprise. En effet, une discipline ne saurait être substituée à une autre, et les disciplines extérieures les plus énergiques n'ont aucun effet sur la trempe d'une âme ; le boxeur qui « encaisse » vaillamment et l'étudiant allemand qui se laisse taillader la joue à coups de rapière, ne donnent pas, de ce fait, la mesure d'une discipline intérieure ; leur endurance est un phénomène psycho-physiologique sans rapport avec la discipline qui mesure l'énergie vitale de l'esprit.

Je me résume. Il peut paraître contradictoire de vouloir à la fois ces deux choses : partir de l'enfant, se laisser guider par les manifestations de sa nature, et en même temps organiser une forte discipline qui entourera ses reins d'une ceinture d'obéissance. Pourtant il n'y a là ni contradiction, ni pétition de principe ; au contraire, c'est comme un cercle que nous décrivons : l'enfant révèle, par son activité et ses curiosités, l'existence d'un foyer vital qui demande à être constamment et diversement alimenté ; mais cette alimentation ne peut être qu'irrégulière si elle est abandonnée aux vicissitudes des occasions.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Or, ce n'est pas une vie physique qu'il s'agit d'alimenter, une vie que l'on voit, mais une vie intérieure, une vie bien plus précieuse, une vie invisible, et qui peut tout doucement dépérir, sans qu'il y paraisse immédiatement aux yeux du corps. Et pourtant ce corps est soutenu par cette vie intérieure indispensable. Alors, pour éviter cette irrégularité, pour assurer une alimentation normale de ce foyer vital, la discipline intervient.

On conçoit qu'une telle discipline n'a pas le droit d'être arbitraire ni artificielle ; on comprend qu'elle ne doit pas être l'expression des caprices et des impatiences de l'adulte, et pas davantage l'expression de la tyrannie des conventions ou de l'opinion publique. Cette discipline doit être, pour l'adulte qui l'impose comme pour l'enfant qui l'accepte, l'obéissance aux conditions mêmes de la réalité et de la vérité, la soumission aux lois objectives hors desquelles il n'y a que chaos et confusion. Elle ne doit, elle ne peut être que cela. En même temps, elle est la suprême obéissance aux nécessités profondes de la vie de l'enfant. Elle assure chez lui l'hygiène de la vie spirituelle, tout comme nous assurons, à un plan différent, celle de sa vie physique.

Nous savons que la discipline n'a pas, aujourd'hui, beaucoup de partisans ; on y verra le signe d'un retardement de nos idées, sous l'empire du préjugé et de traditions surannées. Il est vrai que l'on a abusé de la discipline à une époque où elle

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

était l'expression d'intangibles « vérités » théologiques. Ensuite on l'a reniée pour ne connaître que la fantaisie de l'enfant. Cette seconde erreur est à la mode aujourd'hui; elle n'est pas moins cruelle que l'autre. Nous avons vu en effet que le meilleur moyen de surmener un enfant et de tendre à l'excès son système nerveux, c'est de le gâter en ne lui refusant rien, en ne limitant, en ne déterminant rien dans sa vie. L'enfant qui est le maître exclusif de ses journées succombe sous la tyrannie des exigences protéiques de son imagination. La discipline que nous proposons sera ferme; néanmoins, si nous avons réussi à l'appliquer sans passion, objectivement, elle fera tout de suite sentir sa puissance libératrice.

Ici nous voyons s'élargir le front de notre activité et celui de notre action sur l'enfant. Nous avons parlé de sa curiosité comme s'il s'agissait d'un phénomène exclusivement intellectuel ; la réalité est moins simple. L'imagination, la sensibilité affective sont les compagnes de chacune de ses pensées ; compagnes gracieuses et secourables, ou conseillères brouillonnes et tyranniques. Le caractère essentiel de ces forces est probablement donné dès la naissance ; il se fixe dans la première enfance, criminellement confiée si souvent à des nourrices, à des bonnes, ainsi nommées, alors même qu'elles ne sont ni bonnes, ni intelligentes, ni compétentes, ni conscientes du mal qu'elles font. C'est l'organisation d'une discipline qui met l'édu-

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cateur en contact avec ce que nous appellerons d'un seul mot : le tempérament de l'enfant ; c'est elle qui lui en révèle les ressources et les défauts. Je ne puis connaître un canevas qu'après l'avoir tendu. De même, c'est la discipline qui fait apparaître les régions de faible résistance et leur étendue. C'est par elle que, avant l'enfant, et pour lui, nous pouvons devenir conscients de la formule, de la signification de sa vie ; par elle que nous pourrons graduellement projeter sur l'écran de l'avenir cette image prospective, aurore de la synidèse.

Nous sentons, je crois, aussi clairement que possible les difficultés très grandes de cette tâche ; nous connaissons les dangers d'une discipline qui, malgré nous, aurait pour effet de refouler chez l'enfant certaines manifestations profondes de son être, manifestations qui correspondraient par exemple aux étapes de sa vie selon l'hypothèse biogénétique. Nous avons vu trop souvent des garçons de quatorze ans, des adolescents de seize, de dix-huit ans, qui se trouvaient comme débarrassés d'un fardeau après avoir pu s'abandonner, pendant quelques semaines, aux amusements naïfs ou bruyants dont leur enfance de petits vieux avait été privée. Pour ceux-là, le retour à une discipline normale est toujours une entreprise délicate ; dans certains cas, une entreprise impossible, à cause des déformations qui s'opèrent, malgré nous, dans leur esprit. Mais, Dieu merci, nous avons aussi connu l'enfant

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chez lequel la discipline a été l'auxiliaire et comme le compagnon de toutes les joies, de toutes les espérances, sans action répressive, mais dans un sens d'ennoblissement, c'est-à-dire à proprement parler, d'humanisation.

L'éducateur et l'enfant nous sont donc apparus comme deux forces dont il s'agit de réaliser l'alliance; et que celle-ci ne soit pas l'association du pot de fer et du pot de terre. L'efficacité de cette alliance donnera la mesure de la valeur de l'éducation. Notre effort de chaque jour, le grand effort de demain doit être de déterminer avec une précision toujours plus grande la mesure et la qualité de ces forces. La seule chose qui paraisse acquise aujourd'hui, c'est la réalité d'une valeur objective de chacune d'entre elles. C'est par là qu'il fallait commencer; et, à dire vrai, ce recommencement pose à nouveau une foule de questions que bien des gens, parents ou éducateurs, croyaient résolues.

Il soulève aussi de nombreuses objections. Nous les avons regardées bien en face, et nous savons qu'aucune ne résiste à un examen attentif, à une volonté éclairée et déterminée. Il y a des maux dont nous n'avons plus le droit de prendre notre parti.

La société des hommes sera demain ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle était hier, si notre ambition se borne à armer l'enfant pour les luttes de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la vie telle que nous la vivons. Il faut que demain la vie des hommes soit une chose différente et meilleure. Qu'une sagesse timide, une sénile expérience cessent enfin de barrer la route au progrès!

Ce n'est pas le rêve sentimental d'un utopiste ni les phrases d'un idéologue que nous apportons ici. Ce n'est pas non plus un programme de réformes scolaires; c'est plus que cela.

Ce que nous apportons, c'est le ferme propos de tirer enfin d'une expérience pédagogique plusieurs fois séculaire la conclusion.

Ce que nous exprimons, c'est la volonté réfléchie de ne pas continuer à trahir la conscience de l'enfant; c'est la résolution de nous mettre au service de ses destinées.

Nous ne méprisons pas le passé, à condition d'en faire un tremplin et non pas un boulet.

Notre défaut de conscience prospective a retenu nos vies et celles de nos pères sous l'empire brutal de la loi du nombre.

Et maintenant le dilemme est implacable. Ou bien nous renoncerons, nous aussi, à la réalisation d'une Humanité, ou bien nous préparerons nos fils à être enfin des Hommes.

Février 1921.

École-Foyer.
Blonay.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. Quelques années d'expérience 7

II. Les Principes 39

III. Orientation 85

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

IMPRIMERIE NOUVELLE L'AVENIR

:: :: :: :: Association Ouvrière :: :: :: ::

4, Rue du Pont-Cizeau & 1-3, Rue du Rivage

NEVERS :: :: :: :: :: :: Téléphone 3-31

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Extrait du Catalogue

BAIN (Alex.), professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). — **La Science de l'Education,** 2e édit., 1 vol. in-8.

BERTRAND (A.), professeur à l'Université de Lyon. — **L'Enseignement intégral,** 1 vol. in-8.

— **Les Etudes dans la Démocratie,** 1 vol. in-8.

L'Education de la Démocratie, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, CH. SEIGNOBOS, P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD, 2e éd., 1 vol. in-8.

DUGAS (L.), professeur au lycée de Rennes. — **Le Problème de l'Education,** 2e édit. 1 vol. in-8.

Enseignement et Démocratie, par MM. APPEL, J. BOITEL, A. CROISET, A. DEVINAT, CH.-V. LANGLOIS, G. LANSON, A. MILLERAND, CH. SEIGNOBOS, 1 vol. in-8.

LANESSAN (J.-L. de). — **L'Education de la Femme moderne,** 1 vol. in-16.

LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. — **Enseignement et Religion,** 1 vol. in-8.

MENDOUSSE, docteur ès lettres. — **L'Ame de l'Adolescent,** 1 vol. in-8.

— **Du Dressage à l'Education,** 1 vol. in-16.

PARISOT (E.) et MARTIN (G.). — **Les Postulats de la Pédagogie.** Préface de G. COMPAYRÉ, de l'Institut. 1 vol. in-16. *(Récompensé par l'Institut).*

PAYOT (Jules), recteur de l'Académie d'Aix. — **L'Education de la Volonté,** 36e mille, 1 vol. in-8.

— **Le Travail intellectuel et la Volonté,** 17e mille, 1 vol. in-8.

QUEYRAT (Fr.), professeur au collège de Mauriac, lauréat de l'Institut.

L'Abstraction, *son rôle dans l'éducation intellectuelle,* 3e édit., 1 vol. in-16.

— **L'Imagination et les Variétés chez l'Enfant,** 4e édit., 1 vol. in-16.

— **Les Caractères et l'Education morale,** 4e édit., 1 vol. in-16.

— **La Curiosité,** 3e édit., 1 vol. in-16.

— **La Logique chez l'Enfant et sa Culture,** 5e édit., 1 vol. in-16.

— **Les Jeux des Enfants,** 4e édit., 1 vol. in-16.

— **L'Emulation,** 1 vol. in-16.

THAMIN (R.), recteur de l'Académie de Bordeaux. — **Education et Positivisme,** 3e éd., 1 vol. in-16.

THOMAS (P.-F.), professeur au lycée de Versailles. — **La Suggestion,** *son rôle dans l'éducation intellectuelle,* 6e édit., 1 vol. in-12.

— **L'Education dans la Famille.** *Les Péchés des Parents :*

1° *Nos Fils,* 5e mille, 1 vol. in-16. *(Couronné par l'Institut).*

2° *Nos Filles,* 1 vol. in-16.

— **Morale et Education,** 3e édit., 1 vol. in-16.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA